

Mémoire de Master
Sannerien van Aerts
S1012789

L'immigration maghrébine vue au miroir du roman

Driss Chraïbi, *Les Boucs* (1955) et Tahar ben Jelloun, *Au Pays* (2009) ; une étude comparée.

Directeur de mémoire : Dr. A.E. Schulte Nordholt
Second lecteur : Dr. K.M.J. Sanchez
Le 11 janvier 2016
Université de Leyde
Département de français
MA Littérature et culture françaises

« Les gens ont quelque chose en commun : ils sont tous différents. »

- Robert Zend

Table des matières

Introduction	6
Chapitre 1 : <i>Les Boucs</i>, un choc littéraire	8
1.1 Exposition du livre	8
1.1.1 L'intrigue	8
1.1.2 Le contexte historique	9
1.1.3 Le contexte littéraire	12
1.1.4 La réception	14
1.2 La temporalité	16
1.3 La pluralité du narrateur	20
Chapitre 2 : <i>Au Pays</i>, un roman nostalgique	23
2.1 Exposition du livre	23
2.1.1 L'intrigue	23
2.1.2 Le contexte historique	23
2.1.3 Le contexte littéraire	28
2.1.4 La réception	30
2.2 La temporalité	31
2.3 La narration	33
Chapitre 3 : L'immigration maghrébine : le voyage, l'arrivée, le séjour	36
3.1 Le départ et l'arrivée	36
3.2 Les conditions de travail et de vie	39
3.3 La vie sociale	43
Chapitre 4 : Les immigrés maghrébins : entre marginalité et intégration	50
4.1 Le regard sur l'Autre	50
4.1.1 La France, un symbole ambigu	50
4.1.2 Les immigrés maghrébins, victimes de racisme	54
4.2 L'intégration des immigrés maghrébins à la société française	57
4.2.1 L'assimilation : une mission impossible ?	57
4.2.2 La visibilité et la quête d'identité : des sentiments de révolte	62
Conclusion	67
Annexes	69
Bibliographie	72
Sources internet	74

Introduction

Quoique les flux migratoires du Maghreb vers la France aient déjà commencé dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, l'immigration nord-africaine ne fait ses débuts dans le monde romanesque francophone qu'après la Deuxième Guerre mondiale. Des écrivains maghrébins comme Driss Chraïbi (1926-2007) décident de prendre la plume pour dénoncer sans pitié la politique d'immigration de l'État français qui se base uniquement sur la réalisation de bénéfices, au détriment du niveau de vie des immigrés étrangers. À la sortie de son roman *Les Boucs* (1955), Chraïbi cause un grand scandale, choquant son lectorat avec une réalité très amère et inconnue (ou niée). Par son roman, il cherche à ouvrir les yeux des Français et du gouvernement à la situation misérable à laquelle les immigrés nord-africains sont confrontés chaque jour. Pour la première fois, ce groupe social qui vit à la lisière de la société devient visible. C'est le début d'un éveil suite auquel l'immigration maghrébine devient un sujet littéraire, repris plus tard par d'autres écrivains francophones, tels que Rachid Boudjedra avec *Topographie idéale pour une agression caractérisée* (1975) et Tahar Ben Jelloun avec *La réclusion solitaire* (1976).

Fascinés par le caractère provocant de l'ouvrage de Chraïbi et par son style dit moderniste et expérimental, nous voulons rechercher de quelle manière l'immigration maghrébine en France est représentée dans la littérature francophone d'après-guerre. Pour en avoir une image complète, nous prendrons comme œuvre de comparaison le roman *Au Pays* (2009) de Tahar Ben Jelloun (1944), en raison de sa parution une cinquantaine d'années plus tard. Dans ce roman, il aborde un autre aspect que l'immigration maghrébine a entraîné au fil des années, qui est devenu de plus en plus important : le soi-disant « conflit des générations ». Les soucis des années 1950-1960 concernant les conditions de travail et de vie ayant cédé la place, au tournant du siècle, à la problématique de la deuxième génération, son protagoniste témoigne également d'une autre attitude, moins accusatrice à propos du gouvernement français. Le moment de publication est donc d'une importance majeure pour la façon dont l'immigration maghrébine en France est perçue et décrite dans la littérature. Aussi nous pencherons-nous dans cette étude comparative sur les techniques littéraires dont les auteurs se servent pour présenter le sujet conformément à leur point de vue. De plus nous voulons approfondir notre problématique au moyen d'une approche thématique qui nous permettra de savoir davantage sur les motivations derrière la décision d'émigrer, sur le voyage en soi et sur les expériences des immigrés maghrébins quant aux conditions de travail et de vie. Nous désirons également savoir quel regard l'immigré et l'État français portent l'un sur l'autre et

comprendre les crises d'identité éprouvées aussi bien par la première que par la deuxième génération d'immigrés nord-africains.

Pour expliquer les aspects mentionnés ci-dessus, nous fournirons d'abord une présentation individuelle de chaque roman, dans les deux premiers chapitres. Nous élaborerons non seulement les contextes littéraire et historique ainsi que la réception du livre au moment de sa sortie, mais aussi la narratologie et l'usage de temps. Au moyen d'une analyse de ces deux procédés littéraires, nous montrerons que chacun des auteurs met en scène l'immigration maghrébine d'une façon tout à fait originale.

Après cette partie formelle, nous ferons une analyse thématique dans les deux chapitres comparatifs qui suivent. D'abord nous étudierons le processus de l'émigration, qui se constitue des raisons sous-jacentes de l'aventure entreprise, du voyage en soi ainsi que de l'arrivée et du séjour en France, tels qu'ils sont vécus par les protagonistes. Puis nous approfondirons les images et d'autres techniques dont les écrivains se servent afin d'exprimer les rapports entre l'immigré maghrébin d'une part et l'État français de l'autre, ceci afin de définir la position de l'immigré maghrébin dans la société française. Seront abordés également des thèmes, tels que les manifestations de racisme, les sentiments de révolte des protagonistes ainsi que l'attitude des immigrés nord-africains à propos de la politique d'assimilation menée par la France.

À l'aide de notre analyse aussi bien formelle que thématique de la transposition littéraire d'un sujet social, délicat et toujours actuel, nous espérons donner une image claire de la perception de l'immigration maghrébine telle qu'elle se manifeste à travers le roman

Chapitre I *Les Boucs* ; un choc littéraire

Ce roman de Driss Chraïbi contient de multiples éléments qui valent notre attention. Pourtant nous nous limitons à deux aspects qui sont les plus complexes, mais pour cela très intéressants. Tout d'abord nous fournirons le cadre du livre, c'est-à-dire qu'à l'aide du contexte historique, du contexte littéraire et de la réception par le public, nous cherchons à créer une image complète du roman. Dans les parties qui suivent, nous approfondirons les notions de « temporalité » et de « narrateur », parce qu'en raison de correspondances avec le courant du modernisme, il y a des effets intéressants à leurs niveaux.

1.1.1 Exposition du livre

1.1.1 L'intrigue

« Il persuada son père de vendre son dernier bouc, lui expliquant qu'avec le prix de ce bouc il en pourrait acheter mille, dans dix ans. Et il s'embarqua vers la France. » Ainsi Yalann Waldik, un adolescent marocain, commence sa vie de travailleur immigré en France. Contrairement aux idées répandues en Algérie que le travail est en abondance dans la métropole, il est bientôt déçu par l'indifférence de l'administration française qui ne lui fournit qu'une carte de chômage. Il erre d'un métier à un autre et tombe d'une aventure dans une autre. Après avoir rencontré Raus, un Nord-Africain, il est emmené vers les Boucs, un groupe de vingt-deux immigrés misérables qui vivent dans la marginalité de la société française. Lors de la période que Waldik est en prison, ces hommes forment la source d'inspiration pour son manuscrit, *Les Boucs* ; un ouvrage qui les sauvera, espère-t-il. Il vit dans un pavillon sombre avec sa compagne Simone – une relation d'amour et de haine – et avec son enfant, souffrant de la méningite. Adultère, essai de suicide, abus d'alcool : les sentiments de révolte de Waldik à propos de la condition des immigrés nord-africains sont plus forts que l'amitié de Raus et l'amour de Simone, ce qui mènera à la folie de tous.

1.1.2 Le contexte historique

Au moment où le roman *Les Boucs* est sorti en 1955, la France se trouvait dans les premières années d'une période qui a obtenu après coup la dénomination des « Trente Glorieuses », terme inventé par l'économiste et le sociologue Jean Fourastié (1907-1990).¹ Les Trente Glorieuses (1945-1974) peuvent être divisées en deux phases, selon Crafts et Toniolo (1996)². La première phase (1945-1958) était la période qui s'est caractérisée par la reconstruction et par la consolidation. L'économie avait besoin de fortes impulsions, tandis que le pays souffrait de pénuries. En plus Crafts et Toniolo (1996) ont accentué le fait que sur le plan politique il y avait beaucoup d'instabilité, ce qui s'est manifesté par les gouvernements qui ne sont restés au pouvoir que brièvement et par des alliances qui ont vite changé.³ En revanche la deuxième phase (1958-1973) a été un vrai « Siècle d'or » pour la France, grâce à une forte croissance démographique ainsi qu'économique et à une augmentation notoire de main-d'œuvre. Cette période a pris fin après 1973 à cause de la crise de pétrole en 1974, ce qui a eu pour résultat une récession grave.

Le tableau dans Annexe no.2, rédigé par Fourastié (1979), nous montre les mouvements dynamiques sans précédent qui ont changé l'économie française et par conséquent également sa société. Ce qui saute immédiatement aux yeux est la croissance démographique énorme, avec une moyenne d'environ 400.000 personnes par an.⁴ Parallèlement il y a eu une hausse de logements construits en France, puisque la population croissante en avait fortement besoin. Un autre phénomène remarquable est la transition d'un pays agricole à un pays qui se concentre davantage sur le deuxième et troisième secteur. Cette industrialisation et l'augmentation des autres services ont contribué à l'essor de la France, comme nous l'avons pu déduire des données du tableau : dans une trentaine d'années environ, le niveau de vie a été multiplié quasiment par quatre et le pouvoir d'achat par trois.⁵ Ce dernier nous explique la raison pour laquelle le nombre de voitures particulières en circulation a atteint un chiffre incroyable.

¹ « Ne doit-on pas dire glorieuses les trente années qui [...] ont fait passer [...] la France de la pauvreté millénaire, de la vie végétative traditionnelle, aux niveaux de vie et aux genres de vie contemporains ? » Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975*. Librairie Arthème Fayard, 1979, p.28

² Nicholas Crafts et Gianni Toniolo, *Economic growth in Europe since 1945*. Cambridge University Press, 1996, p.211

³ Voir Annexe no.3

⁴ Dans le Tableau 9 de Fourastié, les chiffres (40,5 million de personnes en 1946 ; 49,8 millions en 1968 et 52,6 millions en 1975) nous ont permis de faire ce calcul. Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975*. Librairie Arthème Fayard, 1979, p.47

⁵ « En fait, le pouvoir d'achat des salaires, et surtout des bas salaires, s'est accru pendant ces trente ans beaucoup plus qu'en aucune autre période de notre histoire ; et c'est, en grande partie, la raison pour laquelle on peut penser à les appeler « les trente glorieuses » ». *Ibid.*, p.145

Cependant pour la reconstruction de la France, il a fallu de la main-d'œuvre étrangère, à savoir cinq millions d'immigrés précisément.⁶ C'était entre 1950 et 1970 que la métropole a séduit de jeunes hommes de l'Afrique et du bassin méditerranéen à venir travailler en France grâce à la promesse d'un meilleur niveau de vie.⁷ Il s'agissait d'hommes pauvres qui n'étaient point formés, ni très exigeants.⁸ En plus, puisque le revenu était très bas dans leur propre pays, ils étaient très sensibles à l'appel de la France. En outre il y avait encore d'autres facteurs qui ont stimulé les flux migratoires vers la France. Ainsi l'arrivée des Algériens a été accélérée en raison de la liberté de circulation autorisée après la guerre⁹ et le Maroc à son tour s'est chargé de la favorisation de l'émigration, ayant dû faire face à une croissance énorme de la population.¹⁰

Les jeunes immigrés nord-africains qui étaient venus en France ont trouvé du travail comme manœuvre dans les travaux publics et dans le bâtiment ou bien comme ouvrier spécialisé dans l'industrie à la chaîne, comme l'automobile.¹¹ Tout comme lors de l'entre-deux-guerres, les immigrés avaient pour but d'épargner le plus possible afin de soutenir financièrement leur famille restée dans le pays de provenance au maximum.¹²

Cependant les immigrés maghrébins étaient rapidement désillusionnés dès leur arrivée en France : elle n'était pas un pays de cocagne du tout, comme l'a dénoncé Chraïbi dans *Les Boucs*. Boyer (2006) raconte qu'« on bâtit à la hâte des foyers de travailleurs immigrés sur des fonds publics, comme ceux de la Sonacotra¹³ (Société nationale de construction pour les travailleurs immigrés) mais beaucoup sont exploités par des marchands de sommeil dans des conditions d'insalubrité¹⁴ et d'insécurité extrêmes ».¹⁵ Pourtant, les mauvaises conditions de

⁶ Neil MacMaster, *Racism in Europe 1870-2000*. Palgrave, 2001, p.183

⁷ Alain Boyer, *La diversité et la place de l'islam en France après 1945*. Dans Mohammed Arkoun, *Histoire de l'islam et des musulmans en France ; du Moyen Âge à nos jours*. La Pochothèque, Éditions Albin Michel, 2006, p.764

⁸ Ibidem

⁹ Tahar Ben Jelloun, *Hospitalité française*. Éditions du Seuil, 1984, p.92

¹⁰ En 1935, le Maroc comptait une population de 6,5 millions. En 1971, il y avait déjà 15 millions de personnes. Yehudit Ronen, « Moroccan immigration in the Mediterranean region : reflections in Ben Jelloun's literary works ». *The Journal of North African Studies*, Vol.6, No.4 (Winter 2001), pp.1-2

¹¹ Alain Boyer, *La diversité et la place de l'islam en France après 1945*. Dans Mohammed Arkoun, *Histoire de l'islam et des musulmans en France ; du Moyen Âge à nos jours*. La Pochothèque, Éditions Albin Michel, 2006, p.764

¹² Sannerien van Aerts, « La polémique autour de l'immigration maghrébine ; la perception de la presse française dans l'entre-deux-guerres ». Université de Leyde, Mémoire de MA, 2015, p.12

¹³ Marc Bernardot discute dans son article « Camps d'étrangers, foyers de travailleurs, centres d'expulsion : les lieux communs de l'immigré décolonisé » que la Sonacotra était un instrument pour contrôler la présence nord-africaine en métropole. *Cultures & Conflits* 69 | printemps 2008, *Marc Bernardot* [en ligne]. <http://conflits.revues.org/10602> (consulté le 7 juin 2015)

¹⁴ Lire aussi Hugh McDonnell, « Water, North-African immigrants and the Parisian bidonvilles, 1950-1960 ». *Radical History Review*, 116, printemps 2013, pp.31-58

vie n'étaient pas le seul problème auquel les Nord-Africains ont dû faire face : il y avait également des manifestations de racisme, que nous élaborerons à l'aide de l'analyse de MacMaster (2001).

Après la Deuxième Guerre mondiale et les horreurs du génocide, la question de « racisme » était devenue une problématique délicate. Il y avait la conscience que le « mythe » de race avait mené à la haine et à des violences atroces.¹⁶ Après avoir perdu des milliers d'hommes à cause de la guerre, un retour possible du racisme était strictement indésirable aux yeux des gouvernements.¹⁷ Dans le monde anglophone il y avait déjà eu des critiques à propos de la science des « races », exprimées dans le livre *We Europeans* (1935) par Huxley, Haddon et Carr-Saunders. Pourtant le public n'était pas encore très réceptif à son contenu à l'époque, contrairement à la société d'après-guerre.¹⁸ Il n'était donc pas surprenant que le *Statement on Race* (le 18 juillet 1950), rédigé par UNESCO, attaquant les arguments avant crus scientifiques, afin de prouver l'inexistence de différentes « races », a eu plus d'impact sur les lecteurs.¹⁹ Pourtant MacMaster (2001) remarque que, malgré l'attitude officielle antiraciste, les racines du racisme européen n'ont pas été effacées. Au contraire il constate une certaine continuité raciste²⁰, due à l'incompréhension de l'homme commun des théories scientifiques complexes et à l'impossibilité de changer en peu de temps des stéréotypes omniprésents.²¹ En plus, avec l'arrivée de nombreux Nord-Africains, leur présence était perçue comme une menace et, en comparaison avec les conséquences horribles de l'antisémitisme, les expressions racistes à propos des « noirs » étaient considérées comme plutôt « acceptables ».²² D'ailleurs il ne faut pas oublier non plus qu'il y avait beaucoup de tensions par rapport au processus de décolonisation en 1955 : l'indépendance du Maroc (le 2 mars 1956) et de la Tunisie (le 20 mars 1956) serait acquise un an plus tard, mais la guerre d'Algérie (1954-1962) n'avait que commencé. En somme, de nombreux facteurs ont mené à un haut degré de racisme, éprouvé par les Nord-Africains, ce que nous ressentons clairement dans *Les Boucs*.

¹⁵ Alain Boyer, *La diversité et la place de l'islam en France après 1945*. Dans Mohammed Arkoun, *Histoire de l'islam et des musulmans en France ; du Moyen Âge à nos jours*. La Pochothèque, Éditions Albin Michel, 2006, p.764

¹⁶ Neil MacMaster, *Racism in Europe 1870-2000*. Palgrave, 2001, p.169

¹⁷ *Ibid.*, pp.169-170

¹⁸ *Ibid.*, pp.170-171

¹⁹ *Ibid.*, p.171

²⁰ Après la Première Guerre mondiale, les immigrés maghrébins ont déjà été victimes du racisme. Ils étaient considérés comme des transporteurs de maladies, des criminels et des dangers pour les Françaises. *Ibid.*, p.184

²¹ *Ibidem*

²² *Ibid.*, p.172

1.1.3 Le contexte littéraire

Avant d'étudier *Les Boucs* dans un contexte littéraire plus large, nous nous concentrerons d'abord sur la jeunesse de l'auteur lui-même, afin de comprendre d'où vient son sentiment de révolte, et sur quelques tendances générales en ce qui concerne la littérature maghrébine d'expression française.

Driss Chraïbi (1926²³-2007), né à Mazagan (aujourd'hui El-Jadida), a grandi dans une famille bourgeoise parmi cinq autres frères.²⁴ Son père a su réaliser une carrière ayant du succès dans le domaine de la vente de thé, après avoir pratiqué déjà trente-six autres métiers, et sa mère venait d'une famille de philosophes et de théologiens.²⁵ Pendant sa jeunesse il a vécu des expériences qui l'ont marqué, mais l'événement le plus important de sa vie a été la fréquentation du lycée (1939-1946) à Casablanca.²⁶ Grâce à la position sociale élevée de ses parents, il lui était possible de profiter de l'enseignement français, ce qui a bouleversé sa perception du monde. C'était au lycée qu'il a développé son esprit critique, car il était entré dans un nouveau monde qu'il commençait à comparer avec sa propre situation sociale et familiale.²⁷ Ayant les yeux ouverts, tout ce qu'il avait considéré comme normal a été mis en question : les différentes classes sociales, le rapport entre l'homme et la femme, l'exploitation des ouvriers et d'autres injustices.²⁸ Notamment son opinion vis-à-vis de ses parents (surtout à propos de sa mère) avait radicalement changé. Ainsi Chraïbi a remarqué dans une interview publiée dans *Souffles*²⁹ :

« Et puis, il y avait autre chose : ma mère. Rendez-vous compte : je lisais du Lamartine, du Hugo, du Musset. La femme, dans les livres, dans l'autre monde, celui des Européens, était chantée, admirée, sublimée. Je rentrais chez moi et j'avais sous les yeux et dans ma sensibilité une autre femme, ma mère, qui pleurait jour et nuit, tant mon père lui faisait la vie dure. Je vous certifie que pendant 33 ans, elle n'est jamais sortie de chez elle. Je vous certifie qu'un enfant, moi, était son seul confident, son seul soutien. Mais que pouvais-je donc pour elle ? Il y avait la loi, il y avait la tradition, il y avait la religion. À genoux, mes frères. Ce sont des choses qui marquent, à tout jamais. »³⁰

²³ La date de naissance exacte n'est pas connue, vu que l'état civil n'existait pas à l'époque. Par conséquent, il a été enregistré une dizaine d'années plus tard et son père a estimé qu'il était né le 15 juillet 1926. Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, pp.9-10

²⁴ *Ibid.*, pp.9,12

²⁵ *Ibid.*, p.12

²⁶ *Ibid.*, pp.16,18

²⁷ *Ibid.*, p.19

²⁸ *Ibidem*

²⁹ Abdellatif Laâbi, *Driss et nous: questionnaire établi par Abdellatif Laâbi*. Souffles, no.5, premier trimestre 1967. ClicNet, *Abdellatif Laâbi* [en ligne]. <http://clicnet.swarthmore.edu/souffles/s5/2.html> (consulté le 9 juin 2015)

³⁰ ClicNet, *Abdellatif Laâbi* [en ligne]. <http://clicnet.swarthmore.edu/souffles/s5/2.html> (consulté le 9 juin 2015)

À jeune âge il avait de l'admiration pour son père réussi, mais à partir de ses expériences scolaires son jugement a été modifié.

Entre 1946 et 1952 Chraïbi a passé son premier séjour en France, ce qui a été la source de ses premiers écrits.³¹ Selon Kadra-Hadjadji (1986), cet épisode s'est caractérisé par la déception et la désillusion. Arrivé dans un pays supposé de « haute civilisation » et « fraternel », il s'est probablement rendu compte que ses idées étaient fausses et qu'il fallait ajuster son attitude envers l'Occident ainsi qu'envers l'Orient.³²

Grâce aux contacts entretenus avec des écrivains comme J.C. Youri et J.C. Pichon, Chraïbi a été stimulé à se consacrer à l'écriture, pendant qu'il exerçait plusieurs métiers pour assurer sa propre subsistance et celle de sa famille, quand il s'est marié avec Catherine Birckel en 1955.³³ Il habitait un pavillon à Villejuif avec sa femme et son enfant, mais il n'avait pas d'emploi fixe et il ne disposait pas de ressources non plus.³⁴ Au moment donc où *Les Boucs* est sorti, Chraïbi lui-même avait éprouvé ce que c'était la misère. Il a même « cherché » volontairement l'existence misérable pour qu'il puisse rédiger ce livre sur les immigrés nord-africains en France d'une manière réaliste :

« J'étais ingénieur-chimiste quand j'ai écrit "Les boucs". J'aurais pu me contenter de mon diplôme, gagner largement ma vie. D'un seul coup, j'ai tourné le dos à la chimie. Et, moi, fils de bourgeois, je suis descendu vers les travailleurs nord-africains. Avez-vous connu Nanterre des années 50 ? Avec eux, j'ai vécu. Non en témoin, mais l'un d'eux. Il fallait le faire. Il fallait jeûner, un Ramadan éternel... Pourquoi j'ai fait cela ? Eh bien, je vais vous dire : en 10 ou 11 ans de vie en France, j'avais vu. Constaté. Nos âmes saignaient dans le pays de l'égalité, de la liberté, de la fraternité. »³⁵

Le fait qu'il a « abandonné » pour ainsi dire son statut bourgeois en échange d'une expérience dure, un « Ramadan éternel » comme il dit, a fait de Chraïbi un écrivain extraordinaire.

Pourtant ce n'était pas le roman *Les Boucs* qui a fait de Driss Chraïbi un auteur remarquable, mais la publication de son premier roman *Le passé simple* (1954)³⁶, qui est considéré comme le début de la littérature marocaine d'expression française.³⁷ Dans ce livre Chraïbi a donné expression à des sentiments de révolte et de contestation, qui caractérisaient la première

³¹ Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, p.29

³² *Ibid.*, pp.28-29

³³ Pourtant il a connu des difficultés et de la misère, puisque seulement quelques romans ont été bien vendus. *Ibid.*, pp.29-30

³⁴ *Ibid.*, p.65

³⁵ ClicNet, *Abdellatif Laâbi* [en ligne]. <http://clicnet.swarthmore.edu/souffles/s5/2.html> (consulté le 9 juin 2015)

³⁶ Le roman *La boîte à merveilles* d'Ahmed Sefrioui est également considéré comme le début de la littérature marocaine. R'Kia Laroui, « Les littératures francophones du Maghreb ». Québec français, no.127, 2002, p.49

³⁷ *Ibid.*, p.49

génération d'écrivains maghrébins³⁸ en langue française entre 1940 et 1970.³⁹ En outre il y a eu l'introduction du « je » dans les années 1940-1950. La rencontre avec le monde occidental avait donné naissance à ce nouveau phénomène, puisque dans le monde islamique l'individu ne comptait pas.

Dans ce cadre, *Les Boucs* était un roman assez singulier à cause de son sujet : l'immigration maghrébine en France. Plusieurs critiques ont analysé *Les Boucs* comme le premier roman qui a décrit l'immigration maghrébine d'une manière réaliste.⁴⁰ Il fallait attendre une vingtaine d'années avant la parution des autres romans de tel genre, comme *Topographie idéale pour une agression caractérisée* (1975) de Rachid Boudjedra et *La réclusion solitaire* (1976) de Tahar Ben Jelloun. Le Clézio a également écrit deux romans inspirés par la thématique de Chraïbi, à savoir *Désert* (1980) et *Poisson d'or* (1997).⁴¹ Il est remarquable que l'immigration nord-africaine n'a été traitée que relativement tard (à l'exception des *Boucs*), après l'acquisition de l'indépendance des pays maghrébins. Il est possible que les écrivains aient considérés l'émigration avant comme un phénomène indicible.⁴² En outre, dans l'œuvre de Chraïbi, *Les Boucs* constitue également le seul livre sur ce sujet, donc nous pouvons dire que le roman est un produit remarquable de l'époque.

1.1.4 La réception du livre

Les opinions par rapport au roman *Les Boucs* et son sujet, son style et sa technique littéraire étaient très diverses suite à sa sortie. Pour élaborer les critiques, nous reprendrons pour la majeure partie l'étude de Kadra-Hadjadji (1986)⁴³ qui a bien résumé le contraste net entre les adhérents et les opposants de ce livre, qui était « l'événement du saison ».⁴⁴

³⁸ Il faut noter toutefois que la notion de « littérature maghrébine » est très difficile à cibler ; une discussion que nous n'élaborerons pas ici. Limag, *Charles Bonn et Naget Khadda* [en ligne]. <http://www.limag.refer.org/Textes/Manuref/lmlf.htm> (consulté le 9 juin 2015)

Comme Laroui dit : « On peut considérer le Maghreb comme un espace, comme le lieu d'un imaginaire commun partagé par des écrivains d'origines, de nationalités, de cultures et de religions forts diverses. » R'Kia Laroui, « Les littératures francophones du Maghreb ». Québec français, no.127, 2002, p.48

³⁹ Laroui constate que la première génération d'écrivains maghrébins en langue française était celle de la tradition. Ceci veut dire que des aspects comme le choc culturel, le rencontre entre l'Orient et l'Occident et l'acculturation reviennent souvent dans cette littérature. Les romans de la première génération contiennent donc la crise identitaire, le déchirement et le témoignage comme thèmes récurrents. Cela est changé à partir des années 1970. R'Kia Laroui, « Les littératures francophones du Maghreb ». Québec français, no.127, 2002, p.48

⁴⁰ Keith Moser, « A 'Better Life'? The universal deception of immigrants in the narratives of Driss Chraïbi and J.M.G. Le Clézio ». *International Journal of Francophone Studies*, vol.16, no.1&2, 2013, p.10

⁴¹ *Ibid.*, p.11

⁴² Limag, *Charles Bonn et Naget Khadda* [en ligne]. <http://www.limag.refer.org/Textes/Manuref/lmlf.htm> (consulté le 9 juin 2015)

⁴³ Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, pp.80-87

⁴⁴ *Ibid.*, p.80

Il est sûr que le deuxième roman de Chraïbi a attiré l'attention de toutes les critiques. Cependant l'appréciation de la « transposition littéraire » de la vie des immigrés nord-africains n'était pas toujours tellement positive. Tout le monde était bien d'accord que le sujet était nouveau et peu abordé et pour cela, méritait leur approbation.⁴⁵ Mais est-ce que le « vrai » sujet, c'est-à-dire le destin tragique des immigrés algériens, a été élaboré ? Une des personnes qui ont exprimé leurs doutes à propos de cela est un journaliste du Monde, qui a dit que « le vrai sujet est la misère des Arabes qu'on a attirés en France en leur promettant du travail et qui n'en trouvent pas ou qui ne parviennent pas à s'adapter [...] et c'est d'eux seulement qu'il eût fallu parler pour faire un beau livre. »⁴⁶ Ainsi Chraïbi a été accusé d'avoir escamoté l'essentiel du livre.⁴⁷

Il y a même eu des critiques qui ont déclaré tout simplement que les informations quant aux souffrances des Nord-Africains étaient exagérées et inexactes : « dans son livre *Les Boucs*, Chraïbi s'est proposé de nous retracer la vie des Nord-Africains à Paris, mais il l'a fait au mépris de toute vérité. La réalité est souffletée ».⁴⁸

En revanche Chraïbi a également reçu de nombreuses louanges d'être « un indiscutable talent de romancier » qui « a su unir trois drames sociaux, trois plans psychologiques : l'attachement sentimental et charnel d'une Française pour un Arabe maudit, l'existence que mènent vingt « boucs » couchant dans la benne d'un vieux camion, et surtout la situation du narrateur qui accomplit sa vocation au milieu de ses frères pour pouvoir mieux dire leur détresse ».⁴⁹ André Rousseaux à son tour lui a accordé une bonne maîtrise du roman anglais et américain.⁵⁰ Tous les intellectuels n'étaient pas d'accord à propos de ce dernier point : l'entrelacement du jeu du temps et du relais des narrateurs a mené à un degré de « hermétisme », selon Jean Ballet, qui a souligné que « l'obscurité voulue et entretenue par des moyens artificiels n'est pas toujours une preuve de profondeur ».⁵¹ La critique la plus violente à propos du style est toutefois venue de Michel Chrestien :

« Le côté le plus français de ce fils d'Islam et qui se veut un peu laborieusement tel, c'est assurément qu'il écrit comme un bachelier français. Avec le même abus d'adjectifs et de mots abstraits [...], avec le même manque de clarté et de sens de la langue ».⁵²

⁴⁵ *Ibid.*, p.81

⁴⁶ *Le Monde*, le 8 octobre 1955. Cité dans Kadra-Hadjadji (1986 : 83)

⁴⁷ Jean Déjeux, Pascal Pia et un critique belge se sont également prononcés là-dessus. Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, pp.82-83

⁴⁸ *Démocratie*, no.8, le 25 février 1957, par Ahmed Sefrioui. Cité dans Kadra-Hadjadji (1986 : 84)

⁴⁹ *Europe*, janvier-février 1956, pp.178-179, par Michel Zérafra. Cité dans Kadra-Hadjadji (1986 : 82)

⁵⁰ Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, p.84

⁵¹ *Ibla*, no.77, p.58. Cité dans Kadra-Hadjadji (1986 : 85)

⁵² *La Semaine internationale*, no.94 et no 95. Cité dans Kadra-Hadjadji (1986 : 85-86)

Les citations mentionnées ci-dessus nous ont montré que *Les Boucs* a déclenché une discussion vive, qui a animé le monde littéraire entier. Mais une seule chose était sûre : la compréhension de l'usage du temps et du type de narrateur exigeait une deuxième lecture.

1.2 La temporalité

Celui qui est habitué à la structure du roman classique, a sans doute dû s'efforcer énormément afin de comprendre l'usage compliqué du temps dans *Les Boucs*. Même s'il ne l'admettrait pas vraiment lui-même⁵³, plusieurs auteurs sont convaincus que Chraïbi a été influencé par l'œuvre de Faulkner, écrivain moderniste. Ainsi Kadra-Hadjadji (1986) a noté que Chraïbi a souvent exprimé son admiration pour Faulkner⁵⁴, et Joyaux (1959) à son tour a indiqué deux éléments comme preuve de cette influence : l'usage du monologue intérieur (voir 1.3) et la manière dont le temps est traité.⁵⁵ Si le roman classique suit une certaine chronologie, le roman moderniste s'interroge (ou se moque peut-être) de la nécessité de maintenir cette structure.

Les Boucs lui aussi contient un récit non linéaire, ce qui a compliqué la lecture. Non seulement il est intéressant de voir de quelle façon le temps a été appliqué comme technique littéraire, mais aussi de réfléchir sur la signification de la notion de « temps » dans l'histoire. Nous verrons les influences du modernisme ainsi que la symbolique derrière les choix littéraires.

Legras (2001) a distingué dans le roman trois grandes épisodes : 1) l'enfance de Waldik avant l'émigration d'Algérie ; 2) l'arrivée de Waldik en France jusqu'à la septième sortie de prison et 3) tout ce qui se passe après sa septième libération. Pourtant, comme nous l'avons déjà mentionné ci-dessus, le récit ne suit pas de fil linéaire. En revanche le récit est bouleversé par des analepses et même parfois des prolepses. L'exemple par excellence est le moment où Waldik se trouve à la porte de Simone, qui, comme la madeleine de Proust, le fait penser à la première porte en France qu'il a ouverte :

« Mais c'était beaucoup plus lointain dans le temps, beaucoup plus vivace et absurde. Quelques planches rabotées, clouées et peintes – ç'avait été la première porte ouverte de la France. Il se rappellerait toujours. »⁵⁶

⁵³ « Je n'ai commencé à lire Faulkner qu'en 1956, après la publication des Boucs. Jusqu'alors, je me repaissais d'auteurs français et arabes. » « Correspondance » avec l'auteur, janvier 1999. Cité dans Michel Legras, *Étude sur Driss Chraïbi, Les Boucs*. Ellipses Édition Marketing S.A., 2001, p.88

⁵⁴ Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, p.71

⁵⁵ Georges J. Joyaux, « Driss Chraïbi, Mohammed Dib, Kateb Yacine, and indigenous North African literature ». Yale French Studies, No. 24, *Midnight Novelists*, 1959, p.37

⁵⁶ *Les Boucs*, p.102

Suivi par une prolepse :

« Et, bien plus tard, il se souviendrait de cette première porte qu'il avait ouverte avec quelle espérance, comme toutes celles qu'il aurait à ouvrir... »⁵⁷

En plus, même si l'auteur a donné des indications de temps, elles ne sont que rares ou « adroitement disposés », comme l'a formulé Kadra-Hadjadji (1986)⁵⁸. Ainsi Chraïbi ne mentionne qu'après coup que la longue conversation cruelle entre Waldik et Simone a duré « quatre jours et quatre nuits »⁵⁹, mais rien n'a suggéré cela lors de la dispute. Les autres indications de temps sont souvent assez vagues, comme « ce soir-là »⁶⁰, « cette aube-là »⁶¹ et « cette nuit-là »⁶², rendues davantage imprécises au moyen de « là » comme suffixe, et les exemples « un matin »⁶³, « une nuit »⁶⁴ et « un jour »⁶⁵. Quoiqu'il y ait aussi des phrases plus spécifiques, telles que « Je t'ai rencontrée, il y a quatre ans »⁶⁶ et « Il avait dix-huit ans »⁶⁷ qui nous permettent de reconstruire l'intrigue, il reste que le lecteur se perd dans la chronologie fragmentaire et chaotique. C'est la raison pour laquelle la reconstruction chronologique de l'intrigue a été entreprise par plusieurs auteurs.⁶⁸

Legras suggère que le chaos représente la psychologie du héros, « personnage passif, enfermé dans ses pensées, ses rêves, ses souvenirs lointains ou récents, ruminant sa jalousie ou sa haine ».⁶⁹ Donc les allers et les retours dans le temps reflètent le monde interne du protagoniste ; son « stream of consciousness » qui ne connaît ni de raison ni d'itinéraire logique.

Un autre effet qui est causé par le renversement de l'ordre des chapitres, est l'ironie. Le lecteur traverse d'abord les errances de Waldik, les années en prison, la relation difficile avec Simone et la misère qu'il a vécue en habitant avec les Boucs. Puis à la fin du livre, le lecteur apprend la raison pour laquelle Waldik est allé en France : la promesse faite par un prêtre à Bône d'une vie meilleure dans la métropole. La vie, le sait le lecteur, que Waldik

⁵⁷ *Ibid.*, p.115

⁵⁸ Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, p.74

⁵⁹ *Les Boucs*, p.74

⁶⁰ *Ibid.*, p.17

⁶¹ *Ibid.*, p.19

⁶² *Ibid.*, p.33

⁶³ *Ibid.*, p.136

⁶⁴ *Ibid.*, p.137

⁶⁵ *Ibid.*, p.139

⁶⁶ *Ibid.*, p.65

⁶⁷ *Ibid.*, p.103

⁶⁸ Voir *Annexe* no.4. Sinon, consultez l'aperçu établi par Michel Legras, *Étude sur Driss Chraïbi, Les Boucs*. Ellipses Édition Marketing S.A., 2001, pp.27-29

⁶⁹ *Ibidem*

n'aura jamais. Cela en combinaison avec la phrase finale du livre « J'ai sauvé une âme »⁷⁰ cause un goût amer dans la bouche.

Legras (2001) remarque également des particularités à propos de la durée des épisodes.⁷¹ Il constate que, si on supprime les blancs, la première partie (correspondant à environ 18 ans) équivaut à peine une demi-page, la deuxième (environ 7 ans) environ 24,5 pages et la troisième partie (environ 8 mois) pas moins de 125 pages.⁷² Il est frappant de remarquer que l'auteur a dédié le plus de pages au laps de temps le plus court. C'est comme si le narrateur allongeait chaque épisode davantage, ce qui impose un frein fort sur le récit. La conséquence de ce ralentissement est un renforcement de la stagnation, de l'ennui, bref de « l'intemporalité » de la vie des immigrés :

« La journée ne s'écoulait pas. Il n'y avait pas même de successions de jours, de nuits. De simples séquences temporelles comme le fait de casser une ramille ou de tuer un pou. [...] Un groupe d'Arabes sortait, un autre rentrait, ils n'étaient situés ni dans le temps ni dans l'espace. »⁷³

L'idée est évoquée que la situation des immigrés nord-africains ne s'améliore pas, puisque le récit ne se développe pas du tout. Au lieu d'avancer, ils semblent se trouver dans une stagnation permanente. Le manque d'un véritable progrès renforce la misère de l'existence des travailleurs immigrés.

Le ralentissement du récit est également réalisé par une technique qu'a utilisée Virginia Woolf dans « The Brown Stocking », à savoir le contraste entre le temps de l'intérieur et le temps de l'extérieur, selon Auerbach (2003).⁷⁴ Ce qu'il veut dire par-là est la différence entre le temps qu'occupe l'événement extérieur et le temps qu'occupe la conscience. Dans le chapitre I de la première partie des *Boucs*, nous distinguons aussi une scène dans laquelle Raus entre et parle à Waldik, mais Waldik est plongé dans ses propres pensées. Les phrases de Raus se sont suivies probablement assez vite, mais à cause des interruptions des pensées de Waldik, la scène est prolongée.

En ce qui concerne la fréquence, définie par Genette, le récit s'avère surtout singulatif. Pourtant nous avons identifié également des fragments itératifs, comme ceux-ci :

⁷⁰ *Les Boucs*, p.182

⁷¹ Le rapport entre la durée fictive des événements et la durée de la narration s'appelle la « vitesse » du récit. Yves Reuter, *Introduction à l'analyse du roman*. Armand Colin, deuxième édition, 2005, p.80

⁷² Michel Legras, *Étude sur Driss Chraïbi, Les Boucs*. Ellipses Édition Marketing S.A., 2001, p.30

⁷³ *Les Boucs*, p.146

⁷⁴ Erich Auerbach, *Mimesis*. Princeton University Press, 2003, p.538

« Les injures du vent [...] Il les disait tous les jours, à chaque pas de ses longues pérégrinations à travers Paris, toutes les nuits il les ronflait. »⁷⁵

« Tous les printemps, le même jour, presque à la même minute, elle chantait ainsi »⁷⁶

« Maintenant elle surveillait la porte tous les soirs [...] Waldik ne venait jamais régulièrement. Quand il repartait, il esquissait un salut militaire, sans plus. [...] c'était la nuit qu'il surgissait. Et c'était le matin que Simone pouvait dormir. »⁷⁷

« Ce jour-là, comme tous les jours, l'aube les avait vus surgir de leur taupinière »⁷⁸

« Le soleil s'était levé, couché. Plusieurs fois. Pendant deux mois. »⁷⁹ p.117

Les quatre fragments contiennent une action qui se répète à plusieurs reprises, comme la prononciation des injures, le chant de la grive chaque printemps, boire toutes les nuits, surgir de la « taupinière » chaque jour et le lever et le coucher quotidien du soleil. La répétition est renforcée par l'usage de l'imparfait qui indique ici entre autres l'habitude des personnages, la continuité.

La répétition peut aussi créer de la cohésion dans le récit. Dans le roman il y a plusieurs thématiques ou formulations qui ne sont pas nécessairement la multiple expression d'un seul événement auquel on réfère, mais qui ont une autre signification. Nous traiterons quatre scènes comme illustration de ce constat.

Tout d'abord il y a le fils Fabrice qui revient à plusieurs moments dans l'histoire. Même s'il est absent dans le sens où il n'a pas la parole, il est présent dans le récit grâce aux références :

« Fabrice ? dis-je. »⁸⁰

« À propos, comment va l'enfant ? »⁸¹

« Comment va Fabrice ? »⁸²

Le thème récurrent de sa maladie suscite l'impression qu'il ne guérira jamais, étant donné qu'elle traîne déjà depuis longtemps et qu'il ne va « guère mieux ». ⁸³

Une autre scène importante qui contient des formulations récurrentes est la « torture » de Simone par Waldik qui l'interroge pendant quatre jours et quatre nuits sur la soirée qu'elle

⁷⁵ *Les Boucs*, p.18

⁷⁶ *Ibid.*, p.175

⁷⁷ *Ibid.*, p.159

⁷⁸ *Ibid.*, p.27

⁷⁹ *Ibid.*, p.117

⁸⁰ *Ibid.*, p.19

⁸¹ *Ibid.*, p.39

⁸² *Ibid.*, pp.56, 160

⁸³ *Ibid.*, p.160

a passée avec Mac O'Mac. Waldik allume et éteint à plusieurs reprises la lumière⁸⁴, ce qui agrandit les irritations et fatigue Simone qui ne veut que juste pouvoir dormir.⁸⁵

Dans la scène où Waldik décrit ses années errantes d'un boulot à un autre afin d'épargner de l'argent pour acheter un poste de T.S.F., la reprise de la formulation « Le/Un poste de T.S.F. ! »⁸⁶ sert à transmettre au lecteur le degré d'obsession, renforcé par le point d'exclamation. Après chaque aventure il reprend ce désir comme s'il veut indiquer qu'il n'abandonnera pas son projet, mais qu'il continuera jusqu'au bout.

Le quatrième exemple témoigne d'une répétition qui reflète l'état d'âme de Waldik. Puisqu'il boit chaque nuit une bouteille de vin, il est toujours fortement ivre et ceux qui boivent trop ont la tendance à se répéter :

« Tu as soif ? »⁸⁷
« Tu n'as pas soif ? »⁸⁸
« Tu as soif ! »⁸⁹
« Tu *dois* avoir soif ! »⁹⁰

La fréquence de certaines actions ou de formulations a donc pour but d'illustrer ou de susciter une idée, une émotion. En plus, malgré la structure « fragmentaire » du texte, la répétition a pour résultat plus de cohésion dans les scènes clé.

1.3 La pluralité du narrateur

Bien que *Les Boucs* suive la tradition du roman classique par la distinction entre le dialogue, la narration et le monologue intérieur,⁹¹ d'autres aspects suggèrent de nouveau l'influence du modernisme. À titre d'exemple, le changement du point de vue narratif⁹² que nous reconnaissons dans l'hésitation entre la première et la troisième personne dans la partie « Copyright ». Dans les chapitres I, III, IV et V, c'est le personnage de Waldik qui a la parole. Par contre le chapitre II, qui décrit les vingt-deux immigrants nord-africains, commence par

⁸⁴ « J'allumai, éteignis ». *Ibid.*, pp.64, 66, 67, 70-73

⁸⁵ « Laisse-moi dormir ! » *Ibid.*, pp.67, 69, 70, 71

⁸⁶ *Ibid.*, pp.132, 133, 136, 139

⁸⁷ *Ibid.*, p.160

⁸⁸ *Ibidem*

⁸⁹ *Ibid.*, p.161

⁹⁰ *Ibidem*

⁹¹ Pourtant il y a également quelques exceptions complexes dans le roman. Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, pp.77-78

⁹² « The distinctive characteristics of the realistic novel of the era between the two great wars, as they have appeared in the present chapter – multipersonal representation of consciousness, time strata, disintegration of the continuity of exterior events, shifting of the narrative viewpoint (all of which are interrelated and difficult to separate) [...] » Erich Auerbach, *Mimesis*. Princeton University Press, 2003, p.546.

« ils » et continuera ainsi dans la suite du roman quand parlant d'eux, impersonnellement, sans noms, comme s'ils étaient une unité ou une masse (à l'exception de quelques cas).

D'ailleurs il faut noter que le *narrateur homodiégétique* ne s'exprime pas toujours explicitement. Chraïbi s'est souvent servi de la technique du monologue intérieur. Ceci est le cas par exemple dans le chapitre VI où il est « dédoublé » sous l'influence du gardéal :

« Il est là assis – et je le connais. C'est seulement son coccyx qui s'est assis sur l'extrême bord de la chaise – et il y a probablement trois ou quatre jours que Mac lui a dit de s'asseoir. Mais c'est à présent seulement qu'il entend la voix, les inflexions de cette voix, les résonances. »⁹³

À cause de l'overdose, Waldik est « hors de lui-même » et se perçoit de l'extérieur. Dans la première phrase du fragment, le « il » et le « je » sont la même personne, mais lentement il reprendra conscience et retrouvera la parole à la première personne : « Oui, je suis là ».⁹⁴

L'usage de la première et de la troisième personne s'alterne et prend fin dans « Imprimatur », chapitre I, selon Legras (2001)⁹⁵ : « Un passager est resté en arrière. [...] Il ne sent pas le vent qui le mord. »⁹⁶ Ici il est devenu clair que la troisième personne s'est imposée en raison de la psychologie du protagoniste :

« Comme s'il fût dépersonnalisé, parlant à la troisième personne, avec une telle lucidité qu'il se demanda si cette dépersonnalisation n'était pas plutôt un dédoublement qui se fût produit des semaines auparavant, ce lointain matin, par exemple, où Simone l'avait chassé de cette chambre sur le seuil de laquelle il se tenait à présent. »

Par conséquent nous distinguons un *narrateur hétérodiégétique* dans les parties « Imprimatur » et « Nihil obstat ».

Quant à la focalisation, c'est-à-dire la perception ou la perspective, elle alterne entre zéro et interne « pour suppléer à certaines défaillances »⁹⁷. Nous citons ci-dessous quelques exemples :

« Dans la tête bouffie, les sourcils et les poils de barbe s'étaient hérissés. Il n'y avait pas de cils du tout : deux espèces de boutonnière en peau jaunâtre avec deux boutons noirs, ovales et brillants : les yeux. »⁹⁸

Plus explicite : « Elle s'activait, sortait de son champ optique, y rentrait. »⁹⁹

⁹³ *Les Boucs*, p.78

⁹⁴ *Ibid.*, p.81

⁹⁵ Michel Legras, *Étude sur Driss Chraïbi, Les Boucs*. Ellipses Édition Marketing S.A., 2001, p.34

⁹⁶ *Les Boucs*, p.99

⁹⁷ Michel Legras, *Étude sur Driss Chraïbi, Les Boucs*. Ellipses Édition Marketing S.A., 2001, p.34

⁹⁸ *Ibid.*, p.107

⁹⁹ *Ibid.*, p.119

« Tard dans la nuit, presque à l'aube, la grive chanta une deuxième fois. Elle chantait toujours une deuxième fois, à toutes les fêtes, comme pour leur signifier que tout en ce monde, même la vie, avait une fin. »¹⁰⁰

Les deux premiers fragments témoignent d'une focalisation interne, contrairement au dernier qui contient une focalisation zéro. Dans la situation du premier fragment, Waldik est en face du patron. La description des caractéristiques physiques du patron sont donc obtenues à l'aide de ce qu'il voit. Le deuxième exemple est beaucoup plus explicite, puisqu'il y a une référence au visuel : « son champ optique ». C'est pourquoi il est évident qu'à ce moment-là le lecteur regarde avec les yeux de Waldik. Comme contraste, nous avons inséré un fragment à focalisation zéro, c'est-à-dire que la perspective passe par la vision du narrateur à ce qu'on crée une « vision de derrière ».¹⁰¹ Le résultat est un ton plus neutre qu'a pour effet la focalisation interne.

Driss Chraïbi joue également beaucoup avec la narration dans le roman au moyen d'intrusions du narrateur. Kadra-Hadjadji (1986) a reconnu deux moments où le narrateur intervient explicitement dans le texte.¹⁰² La première intrusion est à la page 21 où le narrateur s'adresse tout d'un coup au lecteur pour attirer son attention :

« Avec un tel sentiment d'insécurité que *la main qui à présent l'étrangle, je peux, si cela vous fait plaisir, la trancher net et l'imprimer grouillante et sanglante sur cette page.* »¹⁰³

La deuxième est située plus loin dans le roman, lorsque le narrateur exprime son propre opinion cynique. C'est la raison pour laquelle nous identifions ce fragment comme une expression de la fonction idéologique du narrateur :

« Un autre avait découvert des morceaux de cartes et l'on jouait ferme, pariant la chamelle du pays, le lopin de terre que léguaient les vieux un jour encore lointain mais que signifiait le temps ? une guerre et nous revoilà tous au moyen âge. »¹⁰⁴

Nous concluons que Chraïbi a utilisé une subtilité fine pour représenter les voix multiples qui s'expriment dans le roman. Cette influence moderniste a pour effet l'enrichissement du livre grâce à de dimensions plus profondes.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.179

¹⁰¹ Yves Reuter, *Introduction à l'analyse du roman*. Armand Colin, deuxième édition, 2005, pp.68-69

¹⁰² Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, pp.76-77

¹⁰³ *Les Boucs*, p.21

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.148

Chapitre II « Au Pays », un roman nostalgique

Bien que le roman *Au Pays* soit inspiré du même sujet que *Les Boucs*, Jelloun a abordé l'immigration maghrébine d'un autre point de vue, très contrastif par rapport à l'œuvre de Chraïbi. Dans *Au Pays* il y a toute une autre ambiance, moins accusatrice, plus légère même s'il y a expression de sentiments fort tristes. Le protagoniste Mohamed, un immigré marocain, adopte une autre position, ce qui a des conséquences pour, entre autres, le temps et la narration.

2.1 L'exposition du livre

2.1.1 L'intrigue

Le livre commence par une présentation du protagoniste de l'histoire, Mohamed : père, mari, mais surtout un bon musulman honnête. À l'âge d'adolescent, il est venu en France avec sa femme pour trouver un emploi. Pendant une quarantaine d'années il a toujours été bon travailleur : il n'était jamais en retard ni malade. Avec dévouement il a consacré la majorité de sa vie au travail ; c'était son rythme quotidien. C'est la raison pour laquelle il était énormément choqué au moment où il a reçu l'annonce de sa retraite, ou *l'enraite* comme il l'a nommée avec dérision. À son avis, c'est le début de la mort, puisque sa vie a maintenant perdu son sens. En conséquence il cherche une manière dont il pourrait combler ce « trou » et décide finalement de retourner à son bled au Maroc, là où il a passé chaque année ses vacances, là où est son cœur. Il veut construire une maison pour réunir toute la famille pour qu'ils vivent tous en plein bonheur. Bien que le fossé entre lui et ces enfants qui sont nés en France soit trop grand, Mohamed ne peut pas l'accepter, nourrissant davantage son rêve illusoire. L'attente longue et en vain de ses enfants mènera lentement à sa mort.

2.1.2 Le contexte historique

Quoi qu'*Au Pays* soit écrit en 2009, il faut remonter dans le temps pour comprendre le développement de la politique de l'immigration. Notre frise chronologique commence dans l'année 1973 ; une année décisive au niveau économique (inter)national à cause du choc pétrolier qui a entraîné une instabilité monétaire énorme et qui a eu des conséquences importantes à propos de l'immigration. Après la Deuxième Guerre mondiale, le besoin de

main-d'œuvre étrangère était considérable, mais en 1974 la France a décidé de fermer ses frontières, permettant uniquement l'immigration en raison de réunion familiale.¹⁰⁵

Pourtant le phénomène de l'immigration a souvent été un flux dans les deux sens : on immigre en France et puis, après avoir fait des économies, on retourne en l'Afrique du Nord. Avec l'arrêt sur ce mouvement, les immigrés se sont installés avec leur famille en France et sont devenus une présence fixe dans la société française. Tard dans les années 1960, le logement semblait se développer avec la construction des HLM, mais au moment où ils y habitaient, les Français ont déménagé de plus en plus. Par conséquent les HLM sont devenus des ghettos mal entretenus pour des immigrés en chômage.¹⁰⁶

Quand on pense à la France et à la relation entre elle et ses (anciennes) colonies, on pense immédiatement au concept de « l'assimilation ». Pendant l'ère coloniale, la France, puisqu'elle se considérait la civilisation par excellence, exigeait des indigènes qu'ils reprennent des éléments de sa culture « illuminée ». Pourtant ce qui valait pour la politique extérieure, valait encore davantage pour la politique intérieure : les étrangers vivant en France devaient s'intégrer dans la société.

Cependant l'assimilation des immigrés nord-africains était problématique, comme l'a expliqué Gildea (2002).¹⁰⁷ Tout d'abord, bien que les immigrés soient disposés à s'intégrer, cette tâche n'était pas facile pour eux. C'est pourquoi ils ont cherché à intégrer leur propre culture dans leur vie quotidienne en exigeant des lieux de prière et la construction de mosquées. Par contre la deuxième génération, c'est-à-dire les *Beurs*¹⁰⁸, ne partageait pas ces sentiments nostalgiques avec les parents, puisque la majorité était née en France et ne connaissait pas le pays d'origine. Par conséquent ils se sentaient plus français que nord-africains et leur attitude était positive et bienveillante vis-à-vis de l'assimilation. Mais les Beurs eux aussi ont éprouvé des difficultés : s'ils décidaient d'abandonner leur culture, ils perdraient leur identité nord-africaine afin d'être français. Mais dans les yeux des Français ils étaient aussi *arabes* que leurs parents, ce qui les a souvent rendus victimes de discrimination. Il fallait s'assimiler pour avoir la possibilité de devenir citoyen français, mais il n'y avait pas de garantie.¹⁰⁹

¹⁰⁵ Robert Gildea, *France since 1945*. Oxford University Press, 2002, p.166

¹⁰⁶ Ibidem

¹⁰⁷ *Ibid.*, pp.167-172

¹⁰⁸ « Beur » est Verlan pour « arabe ».

¹⁰⁹ Robert Gildea, *France since 1945*. Oxford University Press, 2002, p.169

D'ailleurs, l'opinion publique française ne croyait pas que l'assimilation était possible, surtout quant aux Algériens, ce qui était dû à la différence de *race* et de religion. La culture arabe et l'islam étaient perçus comme une grande menace pour la civilisation chrétienne (même si l'État était laïc). Surtout depuis la guerre de l'Algérie, les Algériens étaient considérés comme des terroristes par les *pieds-noirs* ; une idée renforcée par le terrorisme islamique en Algérie en 1993-94 et le détournement d'un airbus d'Air France à Alger en 1994.¹¹⁰

Les mesures prises par le gouvernement français, notamment dans les années 1980 et 1990, nous montrent non seulement que le racisme contre les immigrés maghrébins a pris au fur et à mesure des proportions énormes (avec l'accent sur les Algériens), mais que l'immigration était également une des préoccupations majeures des Français.¹¹¹

Le facteur qui a joué un rôle important dans cette tendance est l'apparition d'un nouveau type de discours raciste : un racisme déguisé.¹¹² D'abord, les antiracistes ont essayé de défendre le soi-disant *droit à la différence* des immigrés pour qu'ils puissent garder leur langue, culture et religion. Ensuite l'extrême droite a utilisé ce même argument pour défendre leur position à propos de la politique de l'immigration : la France elle aussi a le droit de défendre son identité et sa culture.¹¹³ Le mélange des cultures distinctes mènerait uniquement à l'« érosion »¹¹⁴ de l'identité de chaque culture, donc il valait mieux laisser les cultures différentes séparées, ce qui a justifié les expulsions et les rapatriements. Il est important de noter que dans ce discours il ne s'agissait pas explicitement de « supériorité » d'une culture à l'autre. C'est la raison pour laquelle ce type de discours a pu être utilisé ouvertement dans la politique (surtout par le FN sous la direction du Pen) sans être considéré comme raciste.¹¹⁵

L'extrême droite a réalisé beaucoup de succès grâce aux médias de masse dans lesquelles elle a pu répandre ses idées (par exemple dans *Le Figaro*) et par des devises populistes comme « Les Français d'abord ».¹¹⁶ Ce qui nous a toutefois frappés était la réaction des autres partis. MacMaster (2001) a noté qu'au lieu de brider le FN, les partis conservateurs comme le RPR et l'UDF ainsi que les Socialistes ont également adopté le discours de l'extrême-droite. Dans une certaine mesure, ils ont donc instrumentalisé la politique de

¹¹⁰ *Ibid.*, p.172

¹¹¹ Neil MacMaster, *Colonial migrants and racism; Algerians in France, 1900-1962*. Palgrave Macmillan, 1997, p.1

¹¹² Neil MacMaster, *Racism in Europe 1870-2000*. Palgrave 2001, p.193

¹¹³ *Ibidem*

¹¹⁴ *Ibid.*, p.194

¹¹⁵ *Ibidem*

¹¹⁶ *Ibid.*, pp.197-198

l'immigration afin de gagner plus de votes.¹¹⁷ Ainsi l'État français est devenu au fur et à mesure anti-immigration, ce qui s'est reflété dans certaines mesures politiques.

Après la fermeture des frontières en 1974, un assouplissement de la situation est venu en 1981 lors de l'arrivée de la Gauche au pouvoir, ce qui a permis au Premier ministre Pierre Mauroy (1928-2013) de donner l'amnistie à 140.000 immigrés clandestins.¹¹⁸ Cependant en mars 1983 lors des élections municipales, les socialistes ont perdu leur position et par conséquent la politique autour de l'immigration a complètement changé. Quoique la même année il y ait eu une grande manifestation, la *Marche des Beurs* de Marseille à Paris, qui a eu pour résultat d'accorder aux étrangers d'un titre de séjour de dix ans¹¹⁹, la politique devient de plus en plus sévère : en 1982, 2.861 immigrés ont été expulsés contre un chiffre de 12.364 en 1986 et entre 1984 et 1986 le gouvernement a aidé environ 50.000 Nord-Africains à rapatrier.¹²⁰ En plus la promesse faite par Mitterrand lors des élections présidentielles de donner le droit de vote aux immigrés pour les élections locales n'a pas été tenue, puisqu'une enquête avait montré que soixante-quinze pour cent de l'électorat ne serait pas favorable à cette proposition.¹²¹

En 1986 la Droite est revenue au pouvoir et Charles Pasqua (1927-2015), un Gaulliste corse, est devenu Ministre de l'Intérieur. Le 9 septembre 1986, il a promulgué une loi qui non seulement déterminait qu'on ne pouvait pas entrer en France sans visa, mais qui a aussi facilité les expulsions.¹²² Il s'est également battu pour changer la loi sur la nationalité française. En effet, la commission de la nationalité sous la présidence de Marceau Long, Premier ministre, a recommandé que les enfants des immigrés nés en France n'obtiennent pas automatiquement la nationalité française à l'âge de 18 ans, mais qu'ils doivent faire une demande. Pourtant pendant le gouvernement des Socialistes, ce conseil n'a pas été transformé en une loi, ce qui a frustré Pasqua.¹²³ Il a donc profité beaucoup de sa deuxième période (1993-1995) comme Ministre de l'Intérieur, à côté de la Droite au pouvoir. En 1993 il a d'abord réformé le code de la nationalité. Ensuite il a réalisé légalement la facilitation des contrôles d'identité et en plus il a modifié les conditions d'entrée et de séjour.¹²⁴

Au moment où Chirac a gagné les élections présidentielles, la situation des immigrés est devenue encore plus sombre à cause de mesures discriminatoires supplémentaires. En

¹¹⁷ *Ibid.*, p.200

¹¹⁸ Robert Gildea, *France since 1945*. Oxford University Press, 2002, p.173

¹¹⁹ *Ibid.*, p.168

¹²⁰ *Ibid.*, p.173

¹²¹ *Ibidem*

¹²² *Ibid.*, pp.173-174

¹²³ *Ibid.*, p.174

¹²⁴ *Ibid.*, p.175

conséquence, ceux qui risquaient d'être expulsés tandis que leurs enfants étaient français, ont occupé l'église de Saint-Bernard à Paris et ils ont fait une grève de la faim. Pourtant la police est intervenue et tous ont été expulsés du pays.¹²⁵ De surcroît une autre loi a été promulguée, la loi Debré (1997), luttant contre l'immigration clandestine. De nouveau la Gauche n'a pas tenu sa promesse de venir en aide des immigrés si elle était élue : au lieu d'abroger les lois Pasqua et Debré, l'identité française n'a été accordée automatiquement qu'aux enfants nés en France des immigrés.¹²⁶

La situation pénible quant à l'immigration a pu s'améliorer pour la première fois au moyen du sport. L'équipe nationale de football était composée non seulement de joueurs de parents français, mais également de joueurs d'origine étrangère, ce qui a mené à la dénomination « l'équipe Black-Blanc-Beur », symbole de l'intégration. Les grands succès de la Coupe du monde (1998) et la Coupe européenne (2000) ont stimulé les débuts d'une attitude tolérante vis-à-vis des immigrés.¹²⁷

Le 14 juillet 2006 Sarkozy a promulgué une nouvelle loi qui distinguait entre les soi-disant « immigration subie » et « immigration choisie », dont la dernière était la plus importante. Puisqu'il considérait la réunion familiale comme une forme d'immigration *subie*, il a durci les conditions ainsi que le contrôle des mariages mixtes. Il a également établi la condition que, pour l'obtention d'une carte de séjour, il fallait avoir un contrat de travail et avoir préalablement obtenu un visa long séjour.¹²⁸

Un an plus tard, deux autres événements ont été significatifs pour l'attitude du gouvernement vis-à-vis des immigrés. D'abord la création du Ministère de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Co développement (2007-2010). Ce ministère était la reconnaissance d'un phénomène que l'État ne pouvait plus nier : l'immigration faisait partie de la France. La confirmation de cette idée par excellence était l'inauguration de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI) : l'hommage au passé de l'immigration qu'a connu la France.

Nous avons évoqué et élaboré ici trois sujets qui forment le cœur du roman *Au Pays* : 1) la problématique d'assimilation à laquelle Mohamed doit faire face ; 2) le conflit générationnel

¹²⁵ *Ibid.*, p.176

¹²⁶ *Ibidem*

¹²⁷ *Ibid.*, pp.176-177

¹²⁸ Vie publique, *Vie publique* [en ligne]. <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-immigration/chronologie-immigration/> (consulté le 28 juin 2015)

qui mène à une incompréhension mutuelle entre les parents nostalgiques et les enfants qui se considèrent français ; et 3) les difficultés liées au racisme éprouvées aussi bien par la première que par la deuxième génération, connue comme les « Beurs » qui doivent lutter pour la reconnaissance de leur existence. Nous analyserons ces trois aspects dans les chapitres suivants.

2.1.3 Le contexte littéraire

Tahar Ben Jelloun est né en 1944 à Fès, où il a fréquenté l'école coranique et après l'école primaire franco-marocaine bilingue.¹²⁹ C'est à Tanger qu'il a passé son baccalauréat, suivi par des études de philosophie à Rabat. La première fois que le public a pu faire connaissance avec son talent littéraire était suite à la publication de son premier poème dans la revue *Souffles*¹³⁰ en 1968. Peu après, Jelloun a publié son premier recueil de poésie, *Hommes sous linceul de silence*. Il a décidé de partir pour la France où il a écrit une thèse de psychologie. Cet intérêt pour la psychologie s'est également reflété dans son œuvre, comme dans *La réclusion solitaire* (1976) ou dans la thèse en psychiatrie sociale sur les « problèmes affectifs et sexuels de travailleurs nord-africains en Europe » (1975). Son talent littéraire a été reconnu par les critiques et il a été le lauréat du prix Goncourt pour *La nuit sacrée* (1987). Il était également lancé dans le journalisme : d'abord il a écrit pour *Le Monde*, mais au début des années 2000, il a même travaillé pour des journaux étrangers, comme *La Repubblica*, *L'Espresso* et *La Vanguardia*. Pendant la première décennie du vingt-et-unième siècle, il s'est occupé non seulement de l'écriture, mais également des comités et organisations, comme le Prix Apollinaire ou le Prix de la langue française. Ainsi il s'est engagé de plusieurs manières au profit de la littérature.

Si nous considérons la bibliographie de Jelloun, nous constatons que la thématique de l'immigration maghrébine en France et ses conséquences est assez récurrente. Quatre ans après sa thèse en psychiatrie sociale (1975) mentionnée ci-dessus, il a réussi à décrire l'existence misérable des travailleurs maghrébins en France dans *La réclusion solitaire*, dont l'ambiance correspond dans une certaine mesure au roman *Les Boucs*. Dans un livre

¹²⁹ Tahar Ben Jelloun, *Tahar Ben Jelloun* [en ligne].

<http://www.taharbenjelloun.org/index.php?id=3> (consulté le 24 juin 2015)

¹³⁰ *Souffles* (1966-1972) était une revue marocaine sous la direction d'Abdellatif Laâbi. La revue regroupait de jeunes poètes d'expression française ayant pour but la restructuration de la culture nationale. Pendant sept années (elle n'était plus autorisée en 1972) elle a été un vrai « laboratoire d'écriture ».

Imarabe, *Institut du Monde Arabe* [en ligne]. <http://www.imarabe.org/cafe-litteraire/revue-souffles-1966-1973-espoirs-de-revolution-culturelle-au-maroc-editions-sirocco> (consulté le 24 juin 2015)

dénommé ironiquement *Hospitalité française* (1984), Jelloun a également pris la plume pour attaquer le haut degré de racisme en France vis-à-vis des Nord-Africains. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait écrit en 2009 de nouveau un roman dédié au thème de l'immigration, mais cette fois avec un autre ton et sous un autre angle.

Un autre facteur constant dans l'œuvre de Ben Jelloun, c'est qu'il « redonne voix aux êtres blessés, exclus ou déshérités, aux exilés sociaux »¹³¹. Ammar (2007) cite également dans son article les propos de Jelloun qui a dit que « son territoire est celui de la blessure, celle infligée aux hommes dépossédés ». ¹³² Ainsi il a déjà donné la parole dans ses livres à la prostituée, à l'enfant, au fou, à la mère ainsi qu'à l'immigré.¹³³ Dans *Au Pays*, Jelloun a de nouveau donné voix à un immigré qui ne sait pas parler français et qui est en marge de la société française :

« La voix était insistante, elle lui parlait à présent en français. Une langue qu'il avait fini par comprendre mais qu'il n'utilisait pas. C'était seulement à cause de ses enfants qu'il en connaissait quelques mots, car ils ne s'adressaient à lui qu'en français, ce qui le rendait bien malheureux. [...] ils persistaient à utiliser le français et se moquaient de lui quand il faisait des fautes de prononciation. »¹³⁴

Si nous considérons l'ensemble de la littérature maghrébine d'expression française sur l'émigration, nous voyons que le roman correspond à une certaine tendance. Bouguerra & Bouguerra (2010) décrivent dans leur livre *Histoire de la littérature du Maghreb ; littérature francophone*¹³⁵ le développement de la thématique de l'émigration des années 1950 jusqu'aux années 2000 dans cette littérature. Les premières œuvres consacrées au phénomène de l'émigration avaient pour but d'ouvrir les yeux des Français à la misère des travailleurs immigrés (par exemple *Les Boucs* (1955) de Chraïbi, *La dernière impression* (1958) de Haddad, *Le polygone étoilé* (1966) de Yacine et *La réclusion solitaire* (1976) de Jelloun).¹³⁶ Pourtant quelques décennies plus tard, la façon dont le sujet était abordé par les écrivains était différente. Dans le roman *Gare du Nord* (2003), Djemaï a encore mis l'accent sur les conditions des immigrés, mais dans *Le nez sur la vitre* (2004) il a changé d'angle : il se concentre sur le conflit entre les générations.¹³⁷ C'est pour cela que nous considérons le

¹³¹ Sonia Ammar, « De quelques exilés sociaux dans l'univers romanesque de Tahar Ben Jelloun ». Les lettres romanes, février-mai 2007, p.75

¹³² Tahar Ben Jelloun cité dans « Carrefour de cultures. Mélanges offerts à Jacqueline Leiner ». Édités par Régis Antoine. Tübingen, G. Narr, 1993, 273. Études littéraires françaises, 55. Cité par Sonia Ammar, « De quelques exilés sociaux dans l'univers romanesque de Tahar Ben Jelloun ». Les lettres romanes, février-mai 2007, p.75

¹³³ Sonia Ammar, « De quelques exilés sociaux dans l'univers romanesque de Tahar Ben Jelloun ». Les lettres romanes, février-mai 2007, p.76

¹³⁴ *Au Pays*, p.23

¹³⁵ Mohamed Ridha Bouguerra & Sabiha Bouguerra, *Histoire de la littérature du Maghreb ; littérature francophone*. Ellipses, 2010, pp.138-153

¹³⁶ *Ibid.*, p.139

¹³⁷ *Ibid.*, pp.144-146

tournant du siècle comme une période de transition vers une nouvelle perspective : le fossé des générations. Désormais les romans traitent ou bien du point de vue des parents¹³⁸ qui sont venus en France comme immigrés ou bien de la perspective des enfants¹³⁹, souvent nés en France et qui se sentent plus liés à la culture française qu'à la culture nord-africaine. Étant donné que dans *Au Pays* Jelloun aborde également ce fossé de générations et l'incompréhension du père vis-à-vis de la vie que veulent mener ses enfants, ce roman correspond très bien à la tendance des années 2000.

2.1.4 La réception critique

Bien qu'il n'y ait que quelques critiques littéraires¹⁴⁰ à propos d'*Au Pays*, publié il y a quelques années seulement, le ton des critiques que nous avons trouvées est surtout positif, comme en témoigne le fragment ci-dessous :

« Si vous êtes un lecteur qui désire de l'action et des sensations fortes, ce livre n'a pas été écrit pour vous. Par contre, si vous désirez être transporté dans les longues méditations d'un homme humble qui comprend la vie à partir de sa religion vous serez ravi. Grâce à sa plume parfaite, l'écrivain a la capacité et la sensibilité si élevées que nous pouvons ressentir [...] toutes les émotions qu'un tel personnage peut éprouver. »¹⁴¹

Outre l'éloge de la sensibilité que maîtrise l'auteur, certains reconnaissent une certaine correspondance avec Beckett. Ainsi Christine Rousseau du *Monde* écrit que c'est « un livre grave et mélancolique, un roman poignant aux accents beckettien ». ¹⁴² Le *Magazine littéraire* lui aussi remarque dans une interview avec Jelloun que le lecteur peut ressentir des influences de Beckett en ce qui concerne le rapport au temps et la fin du livre. *Au Pays* se termine sur l'image de Mohamed qui, en attendant ses enfants, est figé dans un fauteuil qui s'enfonce lentement dans le sol chaque jour. Ceci nous fait immédiatement penser au personnage de Hamm dans *Fin de Partie* qui se trouve dans un fauteuil roulant, aveugle (Mohamed lui aussi est « aveuglé » par son obsession) qui attend la fin. La thématique de l'attente revient également dans les pièces de théâtre *En attendant Godot* et *Oh ! Les beaux jours*. En plus les trois pièces se déroulent dans un paysage vaste et désertique. Une dernière

¹³⁸ *De quel amour blessé* (1998) de Fouad Laroui, *Le nez sur la vitre* (2004) d'Abdelkader Djemaï, *Avec tes mains* (2009) d'Ahmed Kalouaz.

¹³⁹ *Kiffe kiffe demain* (2004) de Faïza Guène, *À bras-le-cœur* (2006) de Mehdi Charef.

¹⁴⁰ Sauf quelques textes sur internet, comme celui du *Salon littéraire* ou celui du *Magazine littéraire*, nous n'avons trouvé qu'une seule analyse scientifique, à savoir de Magdalena Zdrada-Cok, « Entre le réel et l'insolite ; l'image du Maroc contemporain dans la prose de Tahar Ben Jelloun entre 1994 et 2009 ». *Carnets*, Littératures nationales: suite ou fin – résistances, mutations & lignes de fuite, n° spécial printemps/été, pp.43-53.

¹⁴¹ Salon littéraire, *Salon littéraire* [en ligne]. <http://salon-litteraire.com/fr/roman/content/1840930-au-pays> (consulté le 15 juin 2015)

¹⁴² Le Monde, Christine Rousseau [en ligne].

http://www.lemonde.fr/livres/article/2009/03/05/au-pays-de-tahar-ben-jelloun-et-mon-cher-fils-de-leila-sebbar_1163494_3260.html#OTX6ZK30V2mWAvb1.99 (consulté le 15 juin 2015)

correspondance entre *Au Pays* et l'œuvre de Beckett est l'enterrement (partiel) du personnage de Winnie dans *Oh ! Les beaux jours* : lors du premier acte, elle est enterrée à moitié, mais pendant l'acte suivant elle est enfoncée jusqu'au cou. Il semble donc évident que Jelloun a été influencé par les œuvres théâtrales de Beckett. Cependant l'écrivain ne confirme pas cette théorie :

« Il se trouve que, parallèlement à l'écriture de ce roman, j'étais en train d'écrire une pièce de théâtre, Beckett et Genet prennent un thé à Tanger. Pour cela j'ai relu Beckett, et j'ai lu sa biographie. Peut-être que cette fréquentation m'a influencé pour *Au pays*, même si j'ai écrit sa dernière scène avant. Mais j'aime qu'on pense à Beckett en lisant ce roman. »¹⁴³

Contrairement au *Boucs*, le livre *Au Pays* n'a pas le caractère choquant ou l'amertume que nous pouvons déduire du roman de Chraïbi. En plus l'histoire (ou, l'intrigue) expose une réalité qui est mieux connue auprès du lectorat, vu que la différence entre la première et deuxième génération est une thématique qui occupe la vie quotidienne. Pour ces deux raisons ce roman n'a pas déclenché de réactions fortes ou de polémique comme l'a fait *Les Boucs*, ce qui nous empêche de bien élaborer l'opinion publique à propos d'*Au Pays*.

2.2 La temporalité

Le traitement du temps dans ce roman est fortement déterminé par le caractère du personnage principal. Mohamed est un homme rêveur, silencieux, qui tombe dans une nostalgie énorme quand il entre dans la retraite. Par conséquent, puisque Mohamed passe d'un souvenir à un autre, le lecteur « lit » dans la mémoire du protagoniste. Cependant il est difficile d'établir l'ordre chronologique des retours en arrière à cause de l'absence d'indications de temps.¹⁴⁴

La première analepse commence déjà à la première page, introduite par « Il se souvint de son propre pèlerinage »¹⁴⁵. Ce n'est que quatre pages plus tard qu'une « grosse mouche bourdonnante » sait le sortir de ses souvenirs.¹⁴⁶ Mais peu après un autre retour en arrière commence : « Puis il se souvint de [...] »¹⁴⁷. Ainsi la plupart des analepses est introduite par les verbes *se souvenir de* et *penser à* ou par l'utilisation des mots *souvenir* et *rêve*. Pourtant il faut noter que la transition du présent au passé est souvent réalisée d'une manière subtile.

¹⁴³ Magazine Littéraire, *Magazine littéraire* [en ligne]. <http://www.magazine-litteraire.com/critique/fiction/au-pays-tahar-ben-jelloun-01-12-2010-33428> (consulté le 26 juin 2015)

¹⁴⁴ À l'exception du souvenir de son départ qui était le 5 septembre 1962. *Au Pays*, p.94

¹⁴⁵ *Au Pays*, p.9

¹⁴⁶ *Ibid.*, p.13. Il est remarquable toutefois que ce ne soit qu'à la page 102 que Mohamed se lève vraiment du tapis de prière. Durant circa cent pages le récit ne se développe donc pas, mais est un entrelacement de pensées.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p.13

Tout comme la scène fameuse de Proust où une simple madeleine suscite des souvenirs lointains, ainsi dans *Au Pays* la mémoire évoque elle aussi des souvenirs à l'aide d'objets :

« Il fixait sur le mur en face de lui une horloge en plastique fabriquée en Chine. Il ne regardait pas les aiguilles, mais l'image entourant le cadran : une multitude de gens en blanc tournaient autour de la Kaaba sur fond d'un ciel plein d'oiseaux et d'anges. Il se souvint de son propre pèlerinage. »¹⁴⁸

« Il ouvrit le Coran et fit semblant de s'y plonger. Il aimait la compagnie de ce livre même s'il ne savait pas lire. [...] Ce fut l'unique livre qu'il emporta avec lui le jour de son départ du Maroc. Il était enveloppé dans un tissu blanc, une partie du linceul dans lequel fut enseveli son père. »¹⁴⁹

Les analepses étant nombreuses, l'idée que Mohamed ne sait pas comment continuer sa vie puisque la retraite est la fin de sa vie, est renforcée. Croyant qu'il n'y a plus de futur, il demeure dans les souvenirs du passé. Le récit ne semble pas avancer, mais est retenu dans les rêves de Mohamed. Ce n'est qu'au moment où il décide de construire une maison au Maroc pour réunir toute la famille que l'histoire au présent se développe un peu plus. Avant il était prisonnier de ses sentiments nostalgiques, tandis que maintenant, pris d'une énergie renouvelée, il élabore un projet pour le futur. Ainsi il part pour le Maroc :

« Le train s'arrêta en pleine campagne. Cela mit fin au rêve de Mohamed. [...] Il se mit à prier, à remercier Dieu de l'avoir aidé à quitter *l'en-trait* et de lui avoir donné une bonne idée pour s'occuper. Il était fier et surtout impatient. Le temps filait à grande vitesse. »¹⁵⁰

Ce fragment forme un grand contraste avec ses idées antérieures par rapport aux conséquences de la retraite :

« La retraite ! Non, pas pour lui et surtout pas maintenant ! C'était quoi cette histoire ? [...] La retraite c'était le début de la mort, le bout du tunnel où la mort se cachait. C'était un piège, une trappe, une invention diabolique. [...] Non, il était convaincu que *l'en-trait* avait le visage maquillé de la mort, une sorte de perpétuité dont la fin ne pouvait être que la mort. »¹⁵¹

Le travail est pour lui, comme nous l'avons dit, le rythme voire le *sens* de sa vie. Puisqu'il n'a pas connu d'autres occupations, il ne peut pas s'imaginer ce qu'il ferait maintenant qu'il a du temps libre. Il considère ce dernier comme une « perpétuité », quelque chose qui dure, qui traîne, qui n'avance pas et qui finira de surcroît par la mort. En revanche, quand il conçoit cette idée de la construction d'une maison, le temps semble aller trop vite pour réaliser son projet (« le temps filait à grande vitesse »). Nous sautons également tout d'un coup cinq mois de construction (« Cinq mois plus tard la maison était presque prête »¹⁵²) jusqu'au moment où elle est terminée. Au moment où il a son projet, quelque chose pour s'occuper, c'est son

¹⁴⁸ *Ibid.*, p.13

¹⁴⁹ *Ibid.*, p.16

¹⁵⁰ *Ibid.*, p.126

¹⁵¹ *Ibid.*, p.27

¹⁵² *Ibid.*, p.129

enthousiasme qui fait passer le temps vite. En plus il a moins de temps pour réfléchir, donc c'est pourquoi il y a moins de souvenirs qu'il évoque. Cette accélération cesse au moment où Mohamed commence l'attente de ses enfants qui ne viennent pas :

« Personne ne vint. Pas de bruit de voiture, pas de nuage de poussière, rien. Il régnait un silence qui n'était pas naturel. Pas le moindre oiseau ni insecte ne traversait l'air. Rien ne bougeait. Tout devint figé. »¹⁵³

Le ralentissement du temps est soudain, causé par cette ambiance non naturelle de silence total. Le passé ne compte plus pour Mohamed qui se concentre uniquement sur la réunion familiale ; il est libéré de ses sentiments nostalgiques. Jour après jour succède, ressenti par le lecteur comme une « perpétuité », car le récit ne se développe plus. Le temps s'arrête, tout comme le temps de Mohamed, renforcé par sa mort.

2.3 La narration

Contrairement au cas des *Boucs*, le type de narrateur dans *Au Pays* n'alterne pas, mais demeure hétérodiégétique. Par contre nous montrerons que Jelloun joue avec la focalisation et le (non) usage de la ponctuation.

Dans ce roman il n'y a pas d'alternation entre un narrateur hétérodiégétique et homodiégétique. Par contre, nous avons comme lecteur l'illusion qu'il y a parfois un « je » qui prend la parole, ce qui est en réalité la conséquence de la technique du monologue intérieur. Tout le roman peut être lu comme un long monologue intérieur lors duquel uniquement la focalisation (principalement de Mohamed) change à quelques moments, comme nous le verrons plus loin. La manière dont les pensées sont rapportées alterne toutefois entre le style indirect libre et le discours direct libre :

« Il signait en dessinant un arbre [...] Il aurait pu écrire son nom en arabe, il avait appris l'alphabet quand il était à l'école coranique. Je ne sais pas écrire, mais j'aime dessiner. Les enfants l'ignorent, ils se moqueraient de moi, alors je dessine en cachette. »¹⁵⁴

Ce fragment sert d'exemple pour montrer l'usage du discours direct libre, qui commence par « Je ne sais pas écrire » ; une pensée rapportée à la première personne sans guillemets ni verbe introducteur. Le passage à la première personne signifie qu'il y a plus de contact ou d'interaction avec le lecteur. Quand le « je » prend la parole, il semble ajouter des pensées ou

¹⁵³ *Ibid.*, p.153

¹⁵⁴ *Ibid.*, p.45

des opinions personnelles, comme s'il voulait attirer l'attention du lecteur parce qu'il a quelque chose d'important à raconter.

La transition d'une personne à une autre est également exprimée à plusieurs reprises d'une manière explicite, grâce à un verbe introducteur :

« Comment aurait-il réagi, lui, si une de ses filles s'était mariée avec un Africain ? Il avait du mal à imaginer une chose pareille [...] et il se dit : je préfère que ma fille épouse un des fils de Moha plutôt qu'un fils de chrétien qui n'a même pas été circoncis. »¹⁵⁵

Mais même si le style est direct, il y a une absence (presque¹⁵⁶) totale de la ponctuation dans le livre, comme nous l'avons mentionné dans l'introduction. À chaque discours, soit direct soit indirect, l'écrivain n'a pas ajouté de guillemets pour clarifier qu'il s'agit de paroles et non pas de description par exemple. Nous ne pouvons que deviner que Jelloun a appliqué cette stratégie afin de renforcer l'ambiance des souvenirs lointains et que l'utilisation de la ponctuation a pour effet que les discours ont l'air d'être prononcés au présent.

Jelloun joue également avec la focalisation dans le roman, c'est-à-dire que le narrateur reste hétérodiégétique, mais que le point de vue n'est pas nécessairement le sien. Le narrateur reste parfois indépendant, mais vu qu'il est omniscient, il peut facilement adapter de temps à autre la focalisation. Le lecteur reçoit par exemple également des informations sur l'opinion de la femme de Mohamed et parfois sur les pensées des enfants :

« Sa femme l'avait rejoint ; elle savait que son mari faisait fausse route, qu'il se nourrissait d'illusions et comme d'habitude elle ne le contraria pas. Elle avait compris depuis longtemps que ses filles et garçons ne leur appartenaient plus [...]. Elle les avait vus partir et savait qu'elle n'avait pas les moyens de [...] les garder auprès d'elle et de son mari. »¹⁵⁷

« En fait il pensait à son père pour qui l'islam était plus qu'une religion, mais une morale, une culture, une identité. Que serait mon père sans l'islam ? »¹⁵⁸

Un dernier aspect qui a attiré notre attention, ce sont les fonctions que Jelloun a attribuées au narrateur. Outre la fonction dite *narrative* et *de régie*, c'est-à-dire qu'il raconte l'histoire et qu'il organise le récit se basant sur des choix littéraires et esthétiques, il intervient également dans *Au Pays* d'une autre manière. En général, nous constatons que le narrateur reste surtout sur l'arrière-plan lors de la première moitié du livre. C'est plutôt à partir du moment où

¹⁵⁵ *Ibid.*, p.30

¹⁵⁶ Il n'y a que deux fois que l'écrivain a utilisé les guillemets : quand Mohamed laisse un message aux machines de ses enfants et quand sa femme répète mentalement la même formule. *Ibid.*, pp.150, 166.

¹⁵⁷ *Ibid.*, pp.129-130

¹⁵⁸ *Ibid.*, p.111

Mohamed entreprend son nouveau projet qu'il se mêle plus de l'histoire, comme le lecteur peut le ressentir :

« Quelle maison ! Une erreur, une folie. »¹⁵⁹

« Mohamed ne le sait pas, mais son entêtement fait partie de son être le plus profond. »¹⁶⁰

« Un homme qu'on abandonne finit par sentir mauvais. »¹⁶¹

Le narrateur prend plus de distance, lorsque Mohamed est absorbé de plus en plus par ses illusions. Mohamed lui-même, aveuglé, ne voit plus la réalité, donc le narrateur se sent appelé à faire des remarques à propos de la maison pour corriger l'image que Mohamed s'est faite.

En plus il donne des informations explicatives pour comprendre mieux les démarches du protagoniste et la « fatalité » de son caractère. Son sort triste est presque inévitable à cause d'une caractéristique très importante : son entêtement qui refuse d'accepter sa « défaite » étant donné que les enfants ne lui appartiennent plus et ne viendront pas.

Le troisième exemple montre la fonction *généralisante* ou *idéologique* que peut exercer le narrateur. À travers ce jugement général il exprime une sorte d'évidence qui introduit le manque d'hygiène de Mohamed qui ne se soigne plus.

Ces fragments montrent que le narrateur a ses raisons pour intervenir dans le récit. Il ne s'agit pas d'attirer l'attention du lecteur, mais somme toute de l'informer ou de le guider à travers le roman.

En comparaison avec la narration des *Boucs*, nous pouvons conclure que Jelloun s'y est pris d'une autre manière. Il attribue une grande importance au monde intérieur de Mohamed, mais n'hésite pas à changer de focalisation. En outre il se permet de garder une distance plus ou moins objective à l'aide d'un narrateur hétérodiégétique, dont la raison et le « bon sens » fonctionne comme un contrepoids par rapport à la folie du protagoniste.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p.134

¹⁶⁰ *Ibid.*, p.139

¹⁶¹ *Ibid.*, p.159

Chapitre III L'immigration maghrébine: le voyage, l'arrivée et le séjour

Dans *Les Boucs* ainsi que dans *Au Pays*, les auteurs ont non seulement traité la vie en France vécue par les immigrés, mais aussi leur voyage en soi, les immigrés étant guidés par le désespoir ou par des illusions. Nous exposerons ici les cas de Waldik et de Mohamed : pourquoi ont-ils voulu émigrer en France ? De quelle manière ont-ils entrepris le voyage ? Quelle était leur première impression de la France et ont-ils pu réaliser une nouvelle vie sociale ?

3.1 Le départ et l'arrivée

Souvent des jeunes hommes ont décidé d'émigrer vers la France, parce qu'il y avait déjà des membres de leur famille.¹⁶² Ceci était le cas pour Mohamed, qui après son mariage « pensait déjà à partir pour rejoindre son oncle émigré dans le nord de la France »¹⁶³. Le fait qu'il n'était pas le premier à partir mais qu'il marcherait tout simplement sur les traces de son oncle, de son père et même de son grand-père¹⁶⁴ a facilité le choix. En plus « de temps en temps, le caïd recevait des ordres de Rabat : besoin de cent quatre hommes robustes, en bonne santé, pour la France »¹⁶⁵, donc il y avait également un aspect d'obligation et d'obéissance à la France derrière le flux migratoire. Pourtant en première instance Mohamed n'a pas considéré l'émigration comme une démarche négative. En revanche elle a constitué quasiment l'événement principal dans sa vie qui changerait tout :

« Lorsque le 5 septembre 1962 le mokaddem, habillé tout en blanc, l'air sérieux et cérémonieux, vint chez Mohamed et lui remit son passeport en lui disant qu'il avait quarante-huit heures pour le grand départ, celui-ci eut du mal à réaliser combien de temps il avait devant lui avant de quitter le village. Ils [...] se saluèrent comme si c'était le jour le plus important dans sa vie. Mohamed montra à sa femme le précieux document : avec ça, je ferai de toi une reine et notre fils sera prince ! [...] Ils se préparèrent comme s'ils partaient à La Mecque ou allaient se marier. »¹⁶⁶

Avec une attitude solennelle, le voyage vers la France est abordé. Étant donné qu'il est comparé à un mariage ou au pèlerinage à La Mecque, cela signifie qu'ils ont considéré

¹⁶² Un fragment dans *Les Boucs* montre que les immigrés envoyaient des lettres positives, mais souvent illusoire, à leur douar à propos de la vie en France. Pour cela, d'autres membres de la famille ont suivi leurs prédécesseurs : « Ils évoquaient avec des hoquets de rire gras cette période sociale de leur vie où ils avaient une carte de chômage, la faisaient pointer à jour fixe, percevaient une allocation de chômage. Ils en étaient encore tout étonnés. Certains même recevaient des lettres de leur douar, où ils envoyaient une partie de leur allocation, un douar en liesse et en branle : les Chrétiens paient nos fils pour ne rien faire ! – et ils avaient un mal de chien à empêcher leurs correspondants de venir les rejoindre, femmes et enfants, proches et amis. » *Les Boucs*, p.149

¹⁶³ *Au Pays*, p.22

¹⁶⁴ *Ibid.*, pp.98-99

¹⁶⁵ *Ibid.*, p.22

¹⁶⁶ *Ibid.*, p.94

l'émigration non seulement comme une aventure festive, mais aussi comme quelque chose de sacré et d'élevé. Ceci est renforcé par l'image du *mokaddem* qui a « l'air sérieux et cérémonieux ». La phrase « je ferai de toi une reine et notre fils sera prince ! » nous montre également les fausses idées, nourries entre autres par des panneaux publicitaires illusoires¹⁶⁷, qu'avaient les immigrés de la France avant de partir. Un ancien du village qui a guidé les émigrés à Marrakech leur raconte même qu'il appelle la France *Lalla França* : « Je sais, ce n'est pas une princesse, ni une chérifa, mais elle nous donne du travail et nous sommes contents »¹⁶⁸. Puisque *Lalla*, un titre d'origine berbère qui signifie *Madame*, se met uniquement devant les noms de dames nobles et importantes comme signe de respect, la dénomination *Lalla França* est assez significative : la France est personnalisée comme une dame de rang élevé et par conséquent elle est exaltée.

Waldik a également été « imprégné » des idées trompeuses en ce qui concerne les avantages que poserait une existence en France.¹⁶⁹ Selon Hadra-Kadjadji (1986), ce sont la richesse et le prestige du pays d'accueil qui ont été les motivations de Waldik d'émigrer.¹⁷⁰ Le désir de prestige est venu suite à la rencontre à l'âge de dix ans à Bone avec un prêtre, qui lui a demandé ce qu'il ferait dans dix ans. Le jeune Waldik a répondu en disant qu'il serait un cireur de vingt ans, à la fureur du prêtre :

« - Considère, mon enfant, dit-il. Si tu étais en France, tu apprendrais déjà le latin et le grec et dans dix ans tu serais un homme.

Longtemps, le petit Berbère le regarda, stupéfait. Pour la première fois, il calcula, supputa, supposa. Puis il ferma sa boîte de cireur comme on ferme la porte d'un passé – et s'en alla. Il persuada son père de vendre son dernier bouc, lui expliquant qu'avec le prix de ce bouc il en pourrait acheter mille, dans dix ans. Et il s'embarqua vers la France. »¹⁷¹

Les mots du prêtre ont troublé le garçon et esquissé une vie qui en réalité ne serait jamais la sienne. Cependant il a cru à l'histoire du prêtre, qui, à son tour, en était probablement aussi convaincu.

¹⁶⁷ « Des panneaux publicitaires en la bonne vieille ville d'Alger, à l'intention de ces pauvres gourdes d'Arabes, et qui proclament en lettres rouges et immenses que la main-d'œuvre manque en France, que la démocratie abonde en France, qu'il n'y a qu'à s'inscrire dans telle agence qui supporterait même les frais de voyage... lorsque j'y suis allé, on m'a demandé des arrhes – et j'ai préféré franchir la mer par mes propres moyens : dans un fût qui avait contenu du goudron. » *Les Boucs*, p.112

Moser (2013) souligne également que « many contemporary researchers underscore the sinister networks in developing countries, financed by the same aforementioned corporate entities, that intentionally mislead immigrants by spinning an idealistic tale of a prosperous country where everyone has an equal chance to succeed. » Keith Moser, « A 'Better Life'? The universal deception of immigrants in the narratives of Driss Chraïbi and J.M.G. Le Clézio ». *International Journal of Francophone Studies*, vol.16, no.1&2, 2013, pp.14-15

¹⁶⁸ *Au Pays*, p.95

¹⁶⁹ Cf. *supra*, note 167.

¹⁷⁰ Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, pp.275-276

¹⁷¹ *Les Boucs*, pp.181-182

La réalité amère s'est toutefois imposée à l'adolescent immigré pendant son voyage et son arrivée en France. Contrairement à ce qu'on lui avait dit, les frais de voyage n'étaient pas supportés par une agence du tout. Au contraire : on lui a demandé des arrhes, ce qu'il a refusé de donner. Ensuite il a décidé de faire le passage par ses propres moyens « dans un fût qui avait contenu du goudron »¹⁷², mais a perdu ensuite quand même ses quelques possessions par le patron et les contremaîtres à l'arrivée au bureau d'accueil.¹⁷³ Pourtant au début, « il n'avait pas encore de doute »¹⁷⁴. Il croit encore au commencement d'une vie prospère en France et subit le renvoi d'un bureau à un autre sans se plaindre, mais de plus en plus il commence à s'agacer.

Il devient bientôt clair que les immigrés n'ont pas de contrôle mais qu'ils sont complètement soumis à la volonté de la bureaucratie française. Waldik est saisi par des « mains » et dirigé d'un lieu à un autre par un doigt « comme d'une baïonnette dans le dos »¹⁷⁵ comme s'il était prisonnier. Il n'a qu'obéir et se taire (« Chut ! tais-toi »¹⁷⁶) tout comme les autres immigrés présents dans le bureau qui baissent leurs yeux. En plus non seulement ils sont dépossédés de leur argent et de leurs vêtements, mais aussi de leur identité qui a été remplacée par un numéro sur une plaque carrée en cuivre. Au lieu de s'enrichir en France, les immigrés sont appauvris dès l'arrivée.

En faisant face à l'administration française qui complique plutôt que facilite les choses, Waldik devient de plus en plus critique, obstiné et froid (« Et il ne pensait pas, ne ressentait rien »¹⁷⁷) et il tombe lentement dans un sentiment de révolte, de refus et de rage :

« Puis il vit les yeux de Waldik, soudain morts, comme anesthésiés. [...] Waldik fit un bond en l'air et retomba sur la pointe des pieds, accroupi – bête traquée, acculée, meurtrie, lui sembla-t-il, mais possédant encore une toute petite étincelle de vie, la seule chose qu'elle pût encore défendre et à quoi elle tint sauvagement et capable de hacher quatre hommes avec quatre fusils »¹⁷⁸

Comparé à une bête, Waldik est déshumanisé dès le début, puisqu'il ne se sent pas reconnu comme un être humain. Réduit à l'animalité, il agit selon ses instincts et se prépare à se défendre, car Waldik est renvoyé avec une carte de chômage, tandis que le message a toujours été répandu que la main-d'œuvre manquait en France. Le commissaire du bureau admet qu'« il n'y a pas de travail, pas de gîte, pas d'aide, pas de fraternité. Que des plaques de cuivre, des interrogatoires d'identité, des cartes de chômage et des promesses. Rien d'autre. Et moi,

¹⁷² *Ibid.*, p.112

¹⁷³ *Ibid.*, pp.112-113

¹⁷⁴ *Ibid.*, p.103

¹⁷⁵ *Ibid.*, p.103

¹⁷⁶ *Ibid.*, p.104

¹⁷⁷ *Ibid.*, p.106

¹⁷⁸ *Ibid.*, p.111

je ne suis rien d'autre qu'une outre de graisse et de bière pendue au flanc de l'administration »¹⁷⁹. Waldik à son tour, comme expression de protestation profonde, mange la carte de chômage, ce « dérisoire rectangle de carton qu'il fallait posséder pour être en règle avec la société qui vous rejetait »¹⁸⁰.

Le voyage et l'arrivée de Mohamed ne sont pas faciles non plus. D'abord il décrit la traversée en bateau de Tanger à Algérisas comme longue et agitée. Ensuite il est accueilli par de nombreux policiers qui ont traité les immigrés avec rien d'autre que du soupçon et de l'agressivité.¹⁸¹ Le voyage interminable en train qui suit n'est guère meilleur :

« Il essayait de dormir sans y parvenir. [...] Il sentait que quelque chose se détachait de lui, que plus le train avançait, plus le village qu'il avait quitté devenait minuscule jusqu'à disparaître entièrement. [...] Il changeait de siècle, de pays et d'habitudes. [...] Trop de choses nouvelles et inattendues. Trop de changements. Quand le train s'arrêtait au milieu d'un champ, il se sentait perdu et repensait à sa vie, une petite vie bien réglée. »¹⁸²

Bien qu'il soit assez enthousiaste au début du voyage, l'angoisse le prend petit à petit plus il s'approche de la destination finale et donc plus il est éloigné de son pays natal. Sa vie simple d'autrefois semble se bousculer et sa paix intérieure est troublée.

En outre les premières impressions qu'il a obtenues de la France n'ont pas confirmé son idée de ce nouveau pays comme *pays de cocagne* :

« Il avait gardé de son arrivée en France des images encore précises aujourd'hui, des murs gris presque noirs, des visages fermés, une foule dense qui marchait vite et ne disait rien, une odeur étrange de poussière et de mauvais parfum. [...] C'était ça Lalla França ! Une étrange promesse. »¹⁸³

En outre on lui a assigné une chambre « si petite, si basse, si triste, avec des cloisons si fines qu'il entendait les voisins respirer »¹⁸⁴, ironiquement accompagné des paroles « Allez Mokhamad, bienvenu ! »¹⁸⁵, vu qu'il n'est pas chaleureusement accueilli du tout.

3.2 Les conditions de travail et de vie

Dans son roman, Chraïbi élabore non seulement les mauvaises conditions de travail, mais aussi les difficultés liées à la recherche de travail. La scène par excellence, qui montre la position pénible dans laquelle les immigrés se trouvent, est la confrontation entre l'entrepreneur d'une part qui est à la recherche de terrassiers et les Boucs de l'autre. Suite à

¹⁷⁹ *Ibid.*, p.114

¹⁸⁰ *Ibid.*, pp.111-112

¹⁸¹ *Au Pays*, pp.97-98

¹⁸² *Ibid.*, p.98

¹⁸³ *Ibid.*, p.99

¹⁸⁴ *Ibid.* p.101

¹⁸⁵ *Ibidem*

l'annonce qui déclarait de chercher des terrassiers, les Boucs avaient l'espoir d'être embauchés. Pourtant l'entrepreneur a rendu clair qu' « il ne voudrait pas de Bicots »¹⁸⁶ à la fureur des vingt-deux Nord-Africains qui, victimes de racisme, l'ont ensuite assassiné par vingt-deux coups de couteau.

Waldik lui aussi n'a pas eu de travail fixe ou bien payé, mais il erre d'un lieu à un autre et d'un emploi à un autre :

« Il mangea ce qu'il trouva, dormit où il put, travailla quelquefois, par simple hasard, terrassier, vendeur de photos pornographiques, débardeur... »¹⁸⁷

Les métiers plus « élevés » n'étaient pas destinés aux immigrés, donc Waldik était obligé d'exercer d'autres types de jobs, outre le travail dans les mines et la vente de tapis. Il a essayé de publier un livre, nommé *Les Boucs* qu'il a écrit lorsqu'il était en prison. Une carrière d'écrivain n'était toutefois pas à sa portée, donc une manière de sortir de sa position « inférieure » dans la société lui était impossible.

Les travailleurs immigrés qui ont réussi à trouver du travail ont été employés dans les secteurs lourds et souvent dangereux à propos de leur santé. Les mesures de sécurité d'aujourd'hui n'étaient pas encore connues ou bien appliquées, ayant pour résultat des risques énormes. Si Mohamed dispose d'un masque¹⁸⁸ pour le visage quand il travaillait dans la peinture, Waldik a moins de chance dans les profondeurs des mines :

« Il se crut sauvé quand il descendit dans les mines. [...] Il apprit à manier le pic et le wagon, à se mouvoir dans un boyau pour rats, à respirer un mélange de moiteur, de gaz oppressants et de poudre de charbon, mais il était si paisible ! C'était exactement ce trou qu'il lui fallait et ce qu'il respirait exactement ce dont avaient besoin ses bronches. »¹⁸⁹

Malgré son propre contentement par rapport au travail dans les mines – finalement il se trouvait dans un endroit de paix – ce fragment nous montre que les mineurs ont dû endurer beaucoup de difficultés de respiration, causées par la moiteur, les gaz oppressants et la poudre de charbon. Cependant les immigrés étaient forcés à travailler là où il y avait de l'emploi, même si c'était dans des conditions de travail pénibles.

Étant donné que les travailleurs immigrés ne gagnaient pas beaucoup d'argent, ils ont dû faire face à une pauvreté extrême. En conséquence, leurs possibilités en ce qui concerne le

¹⁸⁶ *Les Boucs*, p.31

¹⁸⁷ *Ibid.*, p.133

¹⁸⁸ *Au Pays*, p.27

¹⁸⁹ *Les Boucs*, p.134

logement et la subsistance étaient très restreintes. Les romans étudiés en témoignent tous les deux. Bien que Jelloun n'ait pas exhaustivement traité le problème de logement, nous avons retrouvé des éléments qui y font référence dans un fragment qui décrit le logement de Mohamed et sa famille :

« L'immeuble était dans un tel état de délabrement que la municipalité ainsi que la société HLM l'avaient rayé de leur liste. Il y avait trop de travaux à faire, surtout depuis l'arrivée massive et désordonnée de nouveaux immigrés africains. Le mélange Maghrébins-Africains ne se passait pas bien. Les insultes racistes fusaient des deux côtés, suivies de bagarres entre adolescents des deux clans. [...] Plus aucune famille française n'habitait cet immeuble. Ceux qui le pouvaient avaient pris la fuite et la police les avait laissés faire sans jamais intervenir. »¹⁹⁰

Il est évident que l'état de l'immeuble laisse encore beaucoup à désirer ; un immeuble qui a été rapidement construit après la Deuxième Guerre mondiale pour pouvoir accueillir l'arrivée de la main-d'œuvre étrangère, décrite comme « massive » et « désordonnée ». L'« entassement » des habitants de différentes cultures et leur incompatibilité a fait monter les tensions entre les Maghrébins et ceux d'origines africaines jusqu'à une situation menaçante, violente et intenable, ce qui a mené à la fuite des familles françaises qui y habitaient. Par conséquent ce quartier a connu la ghettoïsation et un renforcement de la ségrégation ethnique ainsi que sociale.

Le contraste avec le ton amer de Chraïbi dans *Les Boucs* est considérable. L'écrivain a dénoncé dans son roman la crise de logement énorme qu'il voyait autour de lui dans les années 1950.¹⁹¹ Waldik a régulièrement été sans toit et du coup il est souvent forcé à improviser. De tous les abris ou refuges que Waldik a trouvés pour passer la nuit, il y en a trois dont Chraïbi a donné plus de spécifications. En tant que mineur, Waldik a partagé avec une demi-douzaine d'Arabes « rien qu'une cabane de planches noires et disjointes, avec un Godin qu'ils ne savaient pas allumer, et des lits de camp »¹⁹². Si l'image ici esquissée était déjà morose, il s'est rappelé d'un hébergement encore beaucoup pire :

« ces caves nord-africaines de Gennevilliers que l'on ne franchissait qu'aplati, qui manquaient d'air et de lumière et dont les occupants ne sortaient jamais – ou, s'ils en sortaient, ils avaient déjà pris leurs précautions : des compatriotes avec des couteaux couchés sur leur matelas jusqu'à leur retour ; soixante Arabes par cave sauvagement attachés à sauvegarder ce qu'ils appelaient leur intimité, leur propriété, leur individualité : des matelas maigres comme une feuille de contreplaqué, noirs et nauséabonds de crasse [...] Si les puces et les punaises piquaient, il ne fallait pas se gratter, car un simple grattement disloquait tout le château de cartes ; et d'ailleurs, c'était une perte de temps et d'énergie que de vouloir tuer ces parasites, qui, avec les blattes et les mites, étaient abondants, tenaces et vivaces. »¹⁹³

¹⁹⁰ *Au Pays*, pp.13, 15

¹⁹¹ Stephanie Decouelaere, « Exiting the scene of civilization: wilderness as implied framework in three Francophone Maghrebi novels of immigration ». *Romance Studies*, Vol.29, No.3, 2011, p.165

¹⁹² *Les Boucs*, p.135

¹⁹³ *Ibid.*, pp.137-139

En plus Waldik a mentionné qu'il fallait payer une semaine à l'avance ces caves qui étaient presque aussi chères qu'une chambre d'hôtel borgne.

L'hiver hallucinant passé chez les Boucs donne également au lecteur la chair de poule : devoir vivre dans une cabine à parois rouillées, voir les corps étendus des Boucs comme si on était dans un cimetière, ne pas avoir les moyens pour se protéger contre la froideur profonde causée par la glace et la neige et devoir dormir sur un lit de fripes et de boules de papier-journal. Le meilleur toit qu'il a donc eu au-dessus de sa tête était celui du pavillon de sa compagne Simone, même si c'était « dans ce coin perdu de Villejuif »¹⁹⁴ où personne ne s'est jamais adressé à lui.

Outre le logement pénible, il y a d'autres indications de pauvreté et d'instabilité que nous avons signalées, comme la faim qu'a connue Waldik, tout comme les autres travailleurs immigrés. Raus, son compagnon, s'est souvent chargé de la tâche de voler un morceau de viande pour remplir les estomacs de lui et des autres¹⁹⁵, mais ceci a eu des conséquences pour le pavillon. Non seulement les arbres ont été coupés presque tous afin de pouvoir cuire la viande et de rester chaud, mais aussi les portes de la maison en ont souffert.¹⁹⁶ D'ailleurs, puisqu'ils n'avaient pas d'autre choix car ils mouraient de faim, Waldik et Raus ont également eu au menu des souris et des rats :

« Des souris ? Raus en avait pourchassé et écorché quatorze. Et un couple de rats. Certainement pas pour le chat. Un estomac de Bicot digère les souris et les rats. Je me rappelais ce festin de rats. Frits à la poêle dans leur propre graisse et assaisonnés d'échalotes. Seule Simone avait verdi. Je ne l'ai pas accusée. Elle n'a pas notre résistance. »¹⁹⁷

Ces exemples montrent le haut degré de misère, à savoir « 20 000 tonnes de souffrance » que représentent les 300 000 Nord-Africains, pesant 60 kilos chacun, comme l'a précisé Waldik.¹⁹⁸ Les problèmes de pauvreté ont rendu difficile de se comporter selon les mœurs et les coutumes de la société française. Pour survivre, il fallait être le plus fort et le plus malin ce qui a incité par exemple au vol, dont Waldik a été victime lui aussi. Tout ce qu'il avait économisé pour qu'il puisse acheter un poste de T.S.F. a été volé par ses propres compatriotes. L'abus d'alcool n'était pas rare non plus, mais « honnêtement, [ils] faisaient

¹⁹⁴ *Ibid.*, p.16

¹⁹⁵ « Le boucher m'a dit : et pour vous, Monsieur, ce sera ? Je lui ai dit : ce sera ce morceau de viande-ci. Je lui ai donné un coup de poing et j'ai attrapé le morceau de viande. » *Ibid.*, p.12

¹⁹⁶ « Il n'a que cette porte pour cuire son bout de viande. Dans la maison, il ne reste plus à présent que la porte d'entrée. Les autres sont depuis longtemps au fond du jardin. Un petit tas de cendre – ou ce qu'il en reste : le vent. » *Ibid.*, p.14

¹⁹⁷ *Ibid.*, p.17

¹⁹⁸ *Ibid.*, pp.65-66

tous les jours leur possible : des vols, des bagarres au couteau, des dépressions nerveuses – qui les eussent (ils continuaient de le croire) logés et nourris. »¹⁹⁹ Chraïbi n'a donc pas mâché ses mots, mais explicitement esquissé la situation dure et misérable dans laquelle les immigrés nord-africains ont dû vivre.

3.3 La vie sociale

Même si l'immigré a dû faire face à du travail lourd et à une subsistance instable, il lui restait encore sa vie sociale pour faciliter le séjour au pays d'accueil. Cependant il faut remarquer que, en raison de barrières culturelles et raciales, le contact entre les Nord-Africains et les Français était quasiment hors de question. Souvent les immigrés ne travaillaient pas ensemble avec les Français (sauf Waldik qui a écrit un livre) ni habitaient dans le même quartier. En plus, tous les immigrés n'ont pas maîtrisé le français, comme Mohamed. C'est probablement la raison pour laquelle Mohamed n'a jamais eu de contacts français. Les quelques rencontres avec des Français dont il se souvient n'étaient pas amicales. Les uniques copains qu'il a mentionnés sont d'autres Marocains qu'il rencontrait le dimanche :

« Le dimanche, il voyait ses copains à la mosquée puis au café Hassan, là où on ne servait pas d'alcool. Ce lieu était d'une tristesse pesante. Que des hommes, dont certains jouaient aux dominos, la télévision marocaine allumée en permanence, on y parlait du prix des terrains à Agadir et à Marrakech [...] On faisait des projets de retour, on évoquait le problème le plus difficile, celui de l'avenir des enfants. »²⁰⁰

Mohamed n'a jamais pu ou voulu intégrer dans la culture française, mais a toujours tenu à la sienne. Par conséquent il a continué à fréquenter la mosquée et à entretenir les rapports avec ses compatriotes. En plus nous remarquons qu'il s'agit d'hommes de la même génération que Mohamed qui partagent des souvenirs nostalgiques, avec la télévision marocaine comme porte unique au Maroc. Ce n'est pas par hasard qu'ils se font des projets de retour, puisque c'est là, au pays natal, qu'est leur cœur. Par contre leurs enfants qui n'ont pas grandi dans le bled n'attribuent aucune importance à leurs origines marocaines :

« Chaque retour était un événement dans le bled. Une fois arrivé, il oubliait qu'il détestait les bagages encombrants. Il [...] aimait ces retrouvailles avec les vieux, avec les membres d'une immense famille qui le regardaient avec des yeux pleins d'envie. La famille c'était la tribu. [...] C'est une grande famille organisée de manière archaïque, gouvernée par les traditions et les superstitions. Mohamed n'y pouvait rien, c'était inscrit dans le sang : on n'échappe pas aux origines. »²⁰¹

Il est clair que Mohamed s'y sent chez lui et que c'est ce lieu seul où il est heureux et complet. La tribu au bled lui manque fortement parce qu'il « n'échappe pas aux origines »,

¹⁹⁹ *Ibid.*, p.27

²⁰⁰ *Au Pays*, pp.31-32

²⁰¹ *Ibid.*, p.85

contrairement à ses enfants qui sont nés et ont grandi en France. Le Maroc est pour eux un autre monde qui n'est pas le leur :

« disons que nos enfants sont plus modernes que nous, ils ont découvert la vie moderne et l'ont aimée, quand tu les amènes au bled, ils trouvent tout arriéré, ils n'aiment pas [...] ce sont des touristes dans leur propre pays, mais des touristes qui ne sont même pas curieux, ils sont gênés et ne comprennent pas pourquoi nous aimons le bled [...] ce n'est pas leur pays, je t'explique, c'est ton pays, toi tu y es attaché, eux le regardent avec des yeux d'étrangers, la plupart ne parlent même pas la langue »²⁰²

Ici c'est l'incompréhension des jeunes vis-à-vis du pays de leurs parents qui est dénoncée. Les vieux hommes se plaignent que leurs enfants sont devenus des « touristes » sans respect qui se croient supérieurs à leurs parents « arriérés ». Les enfants de Mohamed cherchent à sortir de la position sociale inférieure de la première génération en s'adaptant à la culture française. Son fils Rachid a francisé son prénom et se nomme désormais Richard, considéré ridicule par Mohamed (« Richard Ben Abdallah ! Ça va pas ensemble, tu maquilles le prénom mais le nom te dénonce, Ben Abdallah, fils de l'adorateur d'Allah ! »²⁰³). Le fils aîné, Mourad, se détourne également dans une certaine mesure de son origine marocaine en disant qu'il ne veut pas ressembler à son père²⁰⁴ mais être libre et indépendant. Son rêve est de quitter la banlieue et « ne plus rien avoir à faire avec cette population »²⁰⁵. Ainsi il a toujours travaillé lors de ses études pour qu'il puisse acquérir son indépendance tellement désirée. Il a du respect à l'égard de ses parents, mais il n'est pas soumis à leur autorité parentale.

Le fossé des générations entre Mohamed et ses enfants devient le plus visible lors d'une dispute entre lui et sa fille Jamila, la cadette. Quand elle a épousé un Italien catholique, Mohamed a prétendu elle n'était plus sa fille. Lors d'un essai de la raisonner, il déclenche une colère vive de la part de Jamila :

« C'est ma vie, pas la tienne, tu ne vas pas m'empêcher de vivre parce qu'on est musulmans ! Et puis c'est quoi cette religion qui permet à l'homme d'épouser une chrétienne ou une juive et qui interdit la réciproque pour les filles ? C'est quoi ? Tu penses que je serai plus heureuse avec un mec du bled, un de ces bledars pouilleux qui va m'enfermer pendant qu'il ira se saouler avec ses copains ? Non merci papa, réveille-toi, ma vie c'est moi qui la décide, toi tu peux donner ta bénédiction si tu veux, et si tu n'es pas d'accord, moi je ne pourrai rien contre cette connerie ! T'es malade, il faut te faire soigner ! »²⁰⁶

À notre avis, c'est le fragment le plus significatif qui oppose la deuxième génération à la première. Il témoigne de critique par rapport à la religion et aux traditions musulmanes. Jamila refuse d'être dirigée par les souhaits de son père (« ma vie c'est moi qui la décide ») et

²⁰² *Ibid.*, p.32

²⁰³ *Ibid.*, p.55

²⁰⁴ « j'aimerais pas te ressembler, ah, non, pas comme toi, tu es là et on ne te voit pas, alors excuse-moi mais tu ne me donnes pas envie d'être comme toi... » *Ibid.*, pp.39-40

²⁰⁵ *Ibid.*, p.110

²⁰⁶ *Ibid.*, p.112

met de cette manière son autorité et son rôle central dans la famille en question. Elle a développé une vision moderne sous l'influence de la culture française dans laquelle elle a grandi qui ne va pas avec la vision traditionnelle de Mohamed.

Nous avons ressenti également la présence d'idées traditionnelles dans la relation avec sa femme, qui était sa cousine en réalité. Leur mariage a été arrangé à jeune âge, quand sa femme avait à peine quinze ans. Il n'était pas question d'amour, comme dans le mariage de Jamila :

« Il répétait, un peu hébété : mais c'est quoi être amoureuse ? C'est quoi cette histoire qui me tombe dessus comme une maison en ruine qui m'écrase le dos ? Est-ce que toi, moi, nous étions amoureux ? Je ne sais pas ce que cela veut dire, tu sais combien j'ai du mal à parler de ces choses-là, l'amour, on n'en discute pas, on voit ça au cinéma pas dans la vie ; être amoureuse ! »²⁰⁷

Dans sa perception de vie, le mariage ne peut jamais être basé sur l'amour. Il ne le comprend pas et il n'y croit pas. Il compare l'amour avec la fiction, quelque chose qui ne peut pas se manifester dans la vraie vie. Son propre mariage est bien stable, mais cela est surtout dû au silence réciproque :

« Il le faisait parce qu'il n'aimait pas les conflits, il obéissait à sa femme, il n'avait pas le choix, ainsi pour avoir la paix il ne la contrariait pas. »²⁰⁸

« Sa femme ne disait rien de peur de briser son enthousiasme. Elle n'avait rien à dire. Comme d'habitude elle ne devait pas contrarier son mari. C'était leur pacte. »²⁰⁹

Ils s'obéissent et ne se contrarient jamais afin d'éviter des discussions, mais aussi comme expression de respect vis-à-vis de l'autre. Ils ont créé des règles, un « pacte » même, à suivre. La stabilité est le plus grand bien pour Mohamed : il est un homme qui ne sait pas s'adapter aux changements. En revanche il préfère garder les mêmes structures socio-culturelles et familiales en France qu'au bled pour créer son propre petit Maroc.

La situation de Waldik est tout autre, car lui, il n'a pas de liens forts avec son pays natal, mais essaie d'établir une nouvelle vie sociale en France. Elle est toutefois relativement restreinte, se limitant d'une part à la phase avec Simone (sa compagne et la mère de son fils Fabrice) et avec son compagnon nord-africain Raus et de l'autre à la période où il vit avec les Boucs. Nous élaborerons d'abord la phase avec les Boucs, suivi par une analyse des relations du triangle principal du roman et de la façon dont les personnages se rapportent l'un à l'autre.

²⁰⁷ *Ibid.*, p.112

²⁰⁸ *Ibid.*, p.42

²⁰⁹ *Ibid.*, p.133

La première fois que Waldik a fait la connaissance avec les Boucs n'a pas été décrite par l'écrivain. Après que Raus l'a invité à l'emmener chez les Boucs, le lecteur apprend uniquement que Waldik a décidé de le suivre sans avoir aucun autre détail là-dessus. En revanche l'on reçoit une description élaborée de son « voyage » vers les Boucs ainsi que de son « séjour » chez eux.

Au moment où Raus et Waldik arrivent à l'endroit où se trouvent les Boucs, ils ne peuvent pas compter sur un accueil chaleureux, même si un morceau de queue de mouton a été offert à Waldik pour manger. Tout d'abord il y a déjà l'environnement qui ne témoigne d'aucun confort, mais qui est notamment gris et laid comme « un jour mort-né »²¹⁰. Ensuite il y a la température hivernale qui veut que la nuit, les Boucs doivent faire face à « beaucoup de froid, de glace et de désolation. »²¹¹. En plus la manière dont ils se rapprochent de Waldik et Raus a quelque chose de menaçant de par leur méfiance : puisqu'ils surgissent autour d'eux, c'est comme si ces derniers étaient des « intrus » dans leur microsociété. Les Boucs ne leur parlent pas ; il règne un silence presque total et perpétuel.

« Waldik passa tout l'hiver chez les Boucs. Il parlait à peine et les Boucs ne le regardaient jamais. »²¹²

Ce qui est remarquable c'est l'attitude étonnante des Boucs vis-à-vis de Waldik. Bien qu'il ait vécu pendant tout l'hiver chez eux, les Nord-Africains semblent l'ignorer complètement comme s'il ne faisait pas partie du groupe. Ceci s'explique par le statut d'intellectuel dont dispose Waldik grâce au fait qu'il sait parler ainsi qu'écrire en français. Étant écrivain il ne se trouve pas à la toute lisière de la société comme les Boucs, mais il pourrait bénéficier de certains privilèges. Il pourrait même retourner chez Simone s'il voulait ; Waldik a le choix s'il veut, tandis que les Boucs ne peuvent que subir leur sort. C'est la raison pour laquelle les Boucs ne le considèrent pas comme un compagnon d'infortune ni comme un membre du groupe : « Waldik était pour eux un Chrétien [...] et continuèrent de le traiter en Chrétien »²¹³. Par conséquent ils ont adopté un comportement distant et réservé tandis que Waldik, lui « continua de les regarder exister »²¹⁴, tel qu'un observateur, un profane. Waldik a beau vouloir intégrer afin de devenir un parmi eux, mais par son statut d'intellectuel, de « Chrétien », il y aura toujours une distance entre les deux parties. Waldik n'a jamais été et ne serait jamais un vrai Bouc comme eux.

²¹⁰ *Les Boucs*, p.142

²¹¹ *Ibid.*, p.143

²¹² *Ibid.*, p.144

²¹³ *Ibid.*, pp.147-148

²¹⁴ *Ibid.*, p.148

L'autre phase intéressante pour les relations sociales est lorsque Waldik vit avec Simone, son fils et Raus dans un pavillon. Tout comme l'a fait Faulkner, selon Kadra-Hadjadji (1986), Chraïbi a appliqué dans son roman la « loi du couple »²¹⁵, c'est-à-dire qu'un personnage est dans une certaine mesure dédoublé par un autre personnage. Elle a reconnu en Raus le double positif de Waldik, se basant sur des traits communs entre « les deux inséparables »²¹⁶, comme la même silhouette et le langage. Raus lui-même remarque dans *Les Boucs* que Simone ne saurait pas le distinguer de Waldik s'il l'avait remplacé au lit. L'unique différence entre les personnages, selon Kadra-Hadjadji (1986), est le caractère actif de Raus, opposé au caractère passif de Waldik : Raus agit, tandis que Waldik intellectualise.²¹⁷

Si Raus était le vrai double de Waldik, cela expliquerait l'« amour acharné » qu'il ressent pour son ami, dont Waldik pourtant ne veut rien savoir :

« Parfois un coup de pied ouvrait la porte, une main jetait sur le plancher une tranche de foie ou une portion de riz (volés, froids, mais cuits) – je me disais : *il se peut que ce soit Raus* ; [...] La porte s'était depuis longtemps refermée. Je me disais : *C'est sans doute Raus. Et cela fait partie de son amour acharné, dont je ne veux pas, exactement comme cette femme ne veut pas du mien – avec cette différence que, moi, j'accepte comme un lâche.* »²¹⁸

Raus s'est prouvé à plusieurs moments dans le livre d'être un ami fidèle qui a pris soin de son compatriote et de sa famille en leur procurant de la nourriture, même si elle est volée. Bien qu'il ne dispose pas de beaucoup, il a toujours partagé son « repas » avec Waldik. En outre le narrateur remarque également que Raus regarde son compagnon parfois « minutieusement, presque amoureuxment »²¹⁹. Pourtant son soi-disant amour *acharné* pour Waldik n'est pas inconditionnel. Ainsi le lecteur constate que le doute en Raus commence lentement à bouillonner et à se développer. Il se pose des questions telles que « quand, comment et dans quel ténébreux destin de Dieu ai-je pu t'aimer ? »²²⁰ qui correspondent à son « désarroi », comme il l'appelle.²²¹

Simone éprouve également différentes émotions par rapport à Waldik, ce qui rend difficile à juger si elle l'aime vraiment ou non. Tout le monde de son quartier ne comprend pas pourquoi elle est encore avec lui. Même Waldik n'arrive pas à comprendre la raison pour laquelle elle ne l'a pas encore abandonné :

²¹⁵ Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, p.72

²¹⁶ Ibidem

²¹⁷ Ibidem

²¹⁸ *Les Boucs*, pp.74-75

²¹⁹ *Ibid.*, p.144

²²⁰ *Ibid.*, p.47

²²¹ Ibidem

« Petite, jeune, belle – je ne comprenais pas [...] pourquoi elle s’était offerte à moi, s’était fait engrosser, acceptait le concubinage, la pauvreté sordide, l’avenir devant nous bloqué avec des rocs et le ciment des haines – pourquoi elle m’aimait. »²²²

Son amour pour Waldik se manifeste quand c’est elle qui vient le chercher à la prison quand il en sort. Son affection réside également dans le fait qu’elle ne le chasse pas de sa maison, même s’il l’a appauvrie plutôt qu’enrichie. Waldik, lui, se considérant sa perte, lui a demandé également de le pardonner, puisqu’elle « méritai[t] autre chose, un bonheur un[e] vie simple et tranquille »²²³. À la fin aussi, lorsque Waldik passe ses nuits en buvant une bouteille de vin, elle n’entreprend pas de l’action pour se débarrasser de lui, malgré les avertissements des voisines, ce qui pourrait être considéré comme un autre signe d’amour.

Pourtant, il y a également des moments qui reflètent des sentiments d’antipathie. À titre d’exemple quand Waldik informe le lecteur que sa compagne ne veut pas de son amour acharné.²²⁴ En plus, à un certain moment, quand la tension entre eux a atteint un haut niveau, la situation est devenue intenable : « Elle ne bougea pas, ne cilla pas. Rien n’est aussi mort qu’un être qui a cessé d’aimer »²²⁵. Par conséquent elle le jette dehors et Waldik, désespéré, tente de se suicider devant elle. Moser (2013) a montré que Simone est la représentation de l’hypocrisie des idéaux républicains français : bien qu’au début elle semble accepter Waldik, à la fin du compte elle le jettera dans la rue.²²⁶

L’abus d’alcool de Waldik, causé par son chagrin d’amour²²⁷, est toutefois la goutte qui fait déborder le vase. Inévitablement il la rend folle, elle maigrit, tremble et ne supporte plus sa présence dans sa vie. Waldik a atteint la limite de la patience de tous et Raus décide de le laisser chez Isabelle :

« - Et j’en ai plus que marre de ce type, cria-t-il. Et les Boucs en ont marre – il se croit encore leur prophète ! – et Simone en a marre et le Bureaux de Placement et les prison et la Maison de Nanterre et Mac O’Mac et les curés et tous les Chrétiens de ce pays. Et je vais même vous dire une chose : vous n’allez pas tarder à en avoir marre, vous aussi. Salut ! »²²⁸

Personne n’a plus la patience ni la volonté de s’occuper de Waldik. Tout ce que ce dernier a voulu, selon le Caporal, est une stabilité d’homme civilisé, des enfants et un foyer.²²⁹ Le

²²² *Ibid.*, p.21

²²³ *Ibid.*, pp.60-61

²²⁴ *Ibid.*, p.75

²²⁵ *Ibid.*, p.85

²²⁶ Keith Moser, « A ‘Better Life’? The universal deception of immigrants in the narratives of Driss Chraïbi and J.M.G. Le Clézio ». *International Journal of Francophone Studies*, vol.16, no.1&2, 2013, p.12

²²⁷ « - Je ne veux pas aimer, cria-t-il... Je ne veux pas l’aimer... Je ne peux plus aimer... Même si c’est une femme toute pure, même si elle n’a rien de commun avec celle qui m’a chassé... Boire, je dois boire... Boire et tuer en moi tout espoir de rachat et rester un schéma de Bicot... » *Les Boucs*, p.155

²²⁸ *Ibid.*, pp.164-165

²²⁹ *Ibid.*, p.179

pavillon de Simone n'était pas formidable, son fils souffrait de la méningite, donc une stabilité ne lui a pas été offerte, ni par Simone, ni par Raus. En est résultée la division des trois personnages principaux.

Les vies sociales de Mohamed et de Waldik décrites ci-dessus se sont avérées très différentes, mais les protagonistes sont tous les deux à la recherche d'une seule même chose : la stabilité, sur plusieurs niveaux (famille, travail, subsistance). Vu que chacun échoue à la réaliser, les romans exposent la situation très complexe et dure dans laquelle les immigrants nord-africains venus en France se sont trouvés, aussi bien dans les années 1950 qu'au début du vingt-unième siècle.

Chapitre IV Les immigrés maghrébins : entre marginalité et intégration

Si le chapitre précédent explore le mouvement de migration en soi et ses aspects notamment matériels et privés, nous considérons maintenant ce sujet dans une autre perspective, qui se trouve au niveau de la politique, de la culture et de la morale. La première partie traite de l'image équivoque de l'Autre qui s'est formée au fur et à mesure et ses conséquences, comme le racisme. Ensuite nous allons encore plus loin en étudiant la manière dont la place de l'immigré dans la société française est décrite dans les livres au moyen de notions comme l'assimilation et la lutte de visibilité.

4.1 Le regard sur l'Autre

Ce paragraphe sera dédié à l'image que la France et ses immigrés maghrébins se sont développée l'un de l'autre. Dans les romans ces deux partis sont représentées presque comme deux extrêmes opposés qui définissent leur propre identité par rapport aux différences avec une autre culture. Par l' « Autre » nous sous-entendons donc soit la France soit les immigrés nord-africains, ce qui dépend du point de vue choisi. Nous commencerons d'abord par la vision propre aux immigrés maghrébins, suivie par celle propre à la France et à sa société.

4.1.1 La France, un symbole ambigu

« Quel absolu nous avons tous de cette Europe ! »²³⁰. Les romans étudiés abordent tous les deux la confrontation entre ce qui est cru et ce qui est réel. Waldik exprime ici le fait que les Maghrébins croient en général à un seul absolu de l'Europe et de la France. Après l'arrivée, les immigrés se rendent toutefois compte que leur idée qu'ils se sont formée du pays devrait être nuancée. La France ne représente plus de pays de cocagne, mais est perçue de différentes manières, aussi bien positives que négatives.

Dans *Au Pays*, Mohamed est confronté au fait qu'il « perd » ses enfants de plus en plus à la France, leur pays natal auquel ils sont attachés plutôt qu'au Maroc. Cette tendance est décrite dans des termes assez violents en constatant que les enfants sont « engloutis dans le tourbillon de la France »²³¹, une « mangeuse d'enfants »²³² qui « avalait d'une manière ou d'une autre les enfants des étrangers »²³³. La France est ici donc représentée comme un grand monstre qui prive ou « dépossède » les immigrés étrangers de leurs enfants, comme le dit la femme de

²³⁰ *Les Boucs*, p.95

²³¹ *Au Pays*, p.129

²³² *Ibid.*, p.157

²³³ *Ibid.*, p.130

Mohammed. En plus, pour autant qu'ils puissent encore exercer de l'autorité sur leurs enfants, les mœurs différentes en France leur « empêchent d'éduquer [leurs] enfants »²³⁴, car « pour une petite gifle, une petite tape sur l'épaule, ils appellent la police ; [...] LA²³⁵ France leur donne trop de droits et après c'est nous qui sommes dans la merde »²³⁶.

Contrairement à la tradition au bled, la société française est beaucoup plus individualiste ; « chacun vit sa vie »²³⁷ à l'incompréhension des Nord-Africains qui se sont habitués à des relations sociales et familiales fortes et étroites. La nouvelle réalité devient toutefois claire au moment où pour la première fois

« un immigré mourrait dans une solitude absolue, comme cela arrivait parfois dans la société française. La communauté arabe fut bouleversée par le cas de Momo. Mourir de solitude, ce n'était pas tolérable »²³⁸

Ce cas-ci a ouvert leurs yeux à l'inaccessibilité du nouveau pays, froid, avec toujours sa porte et ses fenêtres fermées.

Néanmoins la France équivaut également à un haut niveau d'enseignement à l'avis de Mohamed, offrant même de l'instruction à Nabile, qui, étant mongolien, n'aurait pas eu les mêmes possibilités au bled ; une manifestation de la valeur républicaine de l'« égalité ». Pour Mohamed, l'enseignement est le plus haut bien dans le monde, lui qui ne sait ni lire ni écrire²³⁹ :

« si tu savais combien j'ai souffert de ne pas avoir été à l'école, d'être privé de tant de choses à cause de l'analphabétisme, si tu savais ce que je donnerais aujourd'hui pour avoir des connaissances, du savoir, des diplômes, de l'instruction, je me sens comme un âne, un brave animal, faisant tous les jours la même route, les mêmes gestes, incapable de s'écarter de la routine de peur de me perdre »²⁴⁰

Dans ce fragment Mohamed souligne le pouvoir que donne le fait d'avoir eu de l'instruction. Quand on est muni du savoir, on a des possibilités. L'enseignement ouvre toutes les portes à

²³⁴ *Ibid.*, p.29

²³⁵ Quand il donne la parole aux Maghrébins, Jelloun alterne régulièrement entre « LA France » et « Lafrance », deux expressions qui ne sont pas équivalentes. La première version en accentuant l'article défini rend la France une institution élevée, admirable, presque sacrée. La deuxième, par contre, donne l'impression comme si la combinaison « la France » est devenue tellement commune qu'elle est perçue comme un seul mot, une seule notion.

²³⁶ *Au Pays*, p.29

²³⁷ *Ibid.*, p.33

²³⁸ *Ibid.*, pp.34-35

²³⁹ S'il savait lire, il pourrait entre autres approfondir le Coran, qui forme le livre le plus important. Toute sa vie est basée sur ce livre, donc si l'enseignement ouvre la porte à la compréhension de ce livre sacré à travers l'apprentissage de l'écriture et de la lecture, l'enseignement en soi est dans une certaine mesure sacré aussi.

²⁴⁰ *Au Pays*, pp.38-39

l'avenir, il offre de la confiance et il permet de comprendre le monde qui nous entoure. Vu qu'en France l'enseignement est destiné à tous les enfants, elle est le symbole du futur.

Une autre image importante esquissée dans ce roman est la France comme une mère qui prend soin de ses enfants, les immigrés maghrébins inclus :

« alors il paraît que tu es entré dans *l'entraite* [...], tu te rends compte, on te paye et tu ne travailles plus, c'est formidable, non ? C'est ça LA France ! Elle est reconnaissante, c'est formidable, c'est pas comme au bled »²⁴¹

« si j'étais en France je serais dans un hôpital, des médecins et des spécialistes se pencheraient sur mon dossier et me donneraient des médicaments [...]. La France est un pays formidable parce qu'elle s'occupe bien de ses malades. »²⁴²

Ces deux fragments caractérisent le pays d'accueil comme « reconnaissant » pour le travail dur que les immigrés maghrébins ont exercé pendant des années en les récompensant par la retraite et par des soins médicaux, étant donné qu'il y a un meilleur système de santé qu'au Maroc. Pourtant la France se dit également d'attribuer beaucoup d'importance aux « droits de l'homme », dont Mohamed a entendu parler pour la première fois²⁴³ après avoir émigré. Mais en réalité, c'est ça, LA France ? L'exemple par excellence des valeurs républicaines ?

Waldik les mentionne aussi, mais au lieu de « valeurs » il utilise le mot « ration » ou même « viatique » pour décrire les notions de liberté, d'égalité et de fraternité.²⁴⁴ Ce choix de mots est très particulier et inhabituel et donc plein de signification. En décrivant les valeurs comme des rations de la république, il insiste sur le fait qu'elles ne sont pas partagées par toute la société. Une valeur contient un élément d'universalité, acceptée et répandue par ceux qui adhèrent au même système ; un pays, la République française, dans ce cas-ci. Cette notion est donc beaucoup plus lourde et significative qu'une ration, qui pèse moins par son objectivité. Ainsi Waldik semble douter de la vraie importance attribuée à cet héritage de la Révolution française.

Par contre l'usage de « viatique » n'est pas exonéré de subjectivité. Tout d'abord c'est une pratique faite dans la religion chrétienne, ce qui exclut dans une certaine mesure les non-chrétiens. En plus ce sacrement de l'eucharistie donné à un mourant sert entre autres à apaiser son âme, à se préparer pour la vie après, à adoucir l'éventuel mal dont il souffre. Cette image est également utilisée par Waldik qui croit les termes révolutionnaires d'être de belles paroles pour apaiser l'âme de la population française, la faisant croire que ces trois mots sont la base

²⁴¹ *Ibid.*, p.106

²⁴² *Ibid.*, p.160

²⁴³ *Ibid.*, p.78

²⁴⁴ *Les Boucs*, p.68

de la grandeur du pays, tandis qu'il ne s'agit que d'une illusion : la réalité vécue par les immigrés maghrébins est amère et donc bien le contraire.

Dans *Les Boucs*, Chraïbi met encore d'autres aspects en cause. Tout d'abord la hiérarchie à laquelle les immigrés doivent faire face lors de leur arrivée en France :

« - Appelle-moi « patron ». »²⁴⁵

« - Appelle-moi « contremaître ». »²⁴⁶

« « Ne la perds pas, lui avait dit le sous-sous-contremaître. »²⁴⁷

Chraïbi ironise clairement la bureaucratie et le contraste entre la « supériorité » des titres par rapport au fait qu'ils sont tous des « esclaves de la « Loi » et du « Règlement », comme le constate Legras (2001).²⁴⁸ L'image extérieure ne semble pas correspondre à la réalité des choses.

La représentation négative de la France se poursuit dans les phrases où il y a des références au régime de l'Allemagne nazi, comme « avec sous le bras leurs dossiers de Gestapo »²⁴⁹ et « Caporal »²⁵⁰. L'allusion encore plus forte au nazisme est l'épigraphe²⁵¹ du deuxième chapitre qui dresse un parallèle entre le sort des immigrés et les déportés aux camps de concentration.²⁵² L'emploi de cette comparaison avec une période historique extrêmement sensible sert à souligner et à renforcer la gravité de la situation dans laquelle les travailleurs se trouvaient et à visualiser le rapport entre eux et l'État français, conforme à l'opinion de l'écrivain.

Enfin un des héritages les plus importants de l'Hexagone a du mal à résister à la critique du narrateur : les Lumières. Cette période a réveillé le sens critique en France et, plus largement, en Europe de l'Ouest. La raison était perçue comme un don sacré ainsi que comme un bien indispensable afin que l'humanité avance. Bien que les immigrés maghrébins aient fait connaissance avec ce sens critique, cela n'a pas avancé leur situation. Au contraire ils sont devenus beaucoup plus conscients de leur misère :

²⁴⁵ *Ibid.*, p.103

²⁴⁶ *Ibid.*, p.104

²⁴⁷ *Ibid.*, p.104

²⁴⁸ Michel Legras, *Étude sur Driss Chraïbi – Les Boucs*. Éditions Ellipses, 2001, p.19

²⁴⁹ *Les Boucs*, p.92

²⁵⁰ *Ibid.*, p.27. Michel Legras, *Étude sur Driss Chraïbi – Les Boucs*. Éditions Ellipses, 2001, p.19

²⁵¹ Fragment de *L'Univers concentrationnaire*, écrit par David Rousset en 1946.

²⁵² Michel Legras, *Étude sur Driss Chraïbi – Les Boucs*. Éditions Ellipses, 2001, p.19

« [...] connaissance toujours, sens critique toujours et cette intelligence bourreau de l'âme qui nous est venue de l'Occident, germe de déracinements et de dégénérescences ».²⁵³

La connaissance est ici juxtaposée à la dégénérescence et au déracinement. Puisque les immigrés maghrébins sont conscients de la relation entre eux et les Français – l'infériorité versus la supériorité – leur existence en France est devenue beaucoup plus pénible. Comme l'analyse Michel (2001), « la pensée occidentale ouvre leurs yeux pour leur malheur ».²⁵⁴

Toutes ces accusations ne demeurent pas sans réplique de la part de la France, incarnée dans le roman par le personnage d'Isabelle :

« Exploitation de l'Arabe par l'Européen [...]. Je les condamne certes, ceux-là qui vous ont chassés de chez vous, ne savent plus quoi faire de vous, pas même vous prendre en pitié. Oui, j'ai honte d'être une Européenne. Mais c'est vous, Nord-Africains, que je condamne le plus. Parce que vous vous êtes toujours laissé faire. Vous avez toujours été en état d'exploitation, vous aimez bien qu'on vous exploite. Mais même chez vous, même avant les Français, de tout temps vous n'avez jamais été que cela : des bâtards d'hommes que tout le monde se passe de main en main, de génération en génération, de siècle en siècle, comme une terre : Phéniciens, Grecs, Romains, Wisigoths, Vandales, Arabes, Turcs, Francs... »²⁵⁵

D'une part elle admet les erreurs commises par le monde occidental, l'exploitation et son ignorance. L'Europe devrait assumer sa responsabilité vis-à-vis des travailleurs immigrés qu'elle a attirés. Pourtant Isabelle leur en veut aussi, les Nord-Africains. À son avis, ils sont lâches de ne pas résister aux influences extérieures. L'histoire des multiples occupations étrangères a montré qu'être exploité est quasiment quelque chose d'inné des Nord-Africains. En parlant ainsi, elle ne justifie surtout pas le comportement de la France ou du monde occidental en général, mais elle veut aussi rendre clair que la misère n'est pas uniquement due à la France. Que Waldik veuille le croire ou non, le monde arabe est peut-être partiellement responsable de son sort.

4.1.2 Les immigrés maghrébins, victimes de racisme

Le racisme est un phénomène qui peut se manifester de plusieurs manières. Une de ces manifestations la plus évidente est l'usage de dénominations péjoratives. Nous trouvons à plusieurs reprises des exemples, comme « Noraf »²⁵⁶ pour *Nord-Africain*, « Bicot »²⁵⁷ pour

²⁵³ *Les Boucs*, p.48

²⁵⁴ Michel Legras, *Étude sur Driss Chraïbi – Les Boucs*. Éditions Ellipses, 2001, p.20

²⁵⁵ *Les Boucs*, p.170

²⁵⁶ *Ibid.*, p.19 par exemple.

²⁵⁷ *Ibid.*, p.17 par exemple.

*Arabe*²⁵⁸ et enfin « Bougnoule »²⁵⁹ pour un *Noir*²⁶⁰. Le terme « bicot » évoque également immédiatement des associations avec l'animal, un chevreau. Dans le cadre de la xénophobie, il n'est pas surprenant que ce mot a fréquemment été utilisé, puisqu'il implique souvent la déshumanisation de l'Autre en le rendant l'équivalent d'un animal.²⁶¹ Nous élaborerons cet aspect plus loin dans ce chapitre en relation avec le roman de Chraïbi.

Pour le groupe social visé, le racisme entraîne aussi le risque de devenir la proie de généralisations. Ainsi il est explicitement expliqué que :

« Ils ne font pas de différence entre Tunisiens, Marocains et Algériens, pour eux nous sommes tous des Arabes, ils ne font pas de distinction entre un Arabe et un Berbère, ils ne savent rien de tout ça, alors faites attention. »²⁶²

Quant à l'apparence des Nord-Africains, le Français (ou même l'Européen) n'aperçoit pas du tout la diversité de nationalités. Ils sont jugés tous les mêmes, tous noirs, tous musulmans. Ils sont même réduits à un seul nom commun que les Français connaissent, ce qui est également un signe de moqueries :

« Il sut plus tard qu'il appelait tous les immigrés Mokhamad. »²⁶³

« tiens ! bois ça, Ahmed, ça te remontera »²⁶⁴

En plus les personnages sont régulièrement la victime de préjugés occidentaux qui compliquent leur vie. Ainsi les voisines de Simone sont sûres que « ce Nord-Africain [la] tuera »²⁶⁵, la vision du patron est sans concession²⁶⁶ en spéculant « sur l'atavisme de la race arabe qui veut qu'un Arabe ne vive, ne se manifeste et ne meure qu'en Arabe et dans un milieu arabe »²⁶⁷ et Mohamed doit admettre amèrement que même si RME (*résident marocain à l'étranger*) faisait plus noble que TME (*travailleur marocain à l'étranger*), « le regard que l'on portait sur vous ne changeait pas »²⁶⁸. Chraïbi ne mâche pas ses mots pour

²⁵⁸ Le terme « bicot » aurait connu une évolution du mot « arabe ». À partir d' « arabi », il est transformé en « arbi », puis en « arbicot », pour ensuite devenir « bicot ».

Monsu, *Monsu* [en ligne]. <http://monsu.desiderio.free.fr/curiosites/arabe2.html> (consulté le 27 octobre 2015)

²⁵⁹ *Au Pays*, p.14

²⁶⁰ En Point de Mire, *René Naba* [en ligne]. <http://www.renenaba.com/le-bougnoule-sa-signification-etymologique-son-evolution-semantique-sa-portee-symbolique/> (consulté le 27 octobre 2015)

²⁶¹ Monsu, *Monsu* [en ligne]. <http://monsu.desiderio.free.fr/curiosites/arabe2.html> (consulté le 27 octobre 2015)

²⁶² *Au Pays*, pp.96-97

²⁶³ *Ibid.*, p.101

²⁶⁴ *Les Boucs*, p.132

²⁶⁵ *Ibid.*, p.17

²⁶⁶ Michel Legras, *Étude sur Driss Chraïbi – Les Boucs*. Éditions Ellipses, 2001, p.18

²⁶⁷ *Les Boucs*, p.139

²⁶⁸ *Au Pays*, p.99

confronter le lecteur aux préjugés racistes qui existent dans la société française. Déjà dans le premier chapitre, Raus, après avoir volé un morceau de viande, remarque :

« - Il a dû appeler Police-Secours, donner un signalement précis de son voleur : Nord-Africain. On l'a certainement attrapé, le Nord-Africain, n'importe lequel, le premier qui a débouché du coin de la rue. Et le boucher s'est écrié : pas de doute, c'est bien lui. »²⁶⁹

Ce fragment confirme notre constat ci-dessus qu'une des formes de racisme dont ont souffert les travailleurs immigrés était la généralisation. Apparemment le mot « Nord-Africain » suffit pour décrire un voleur d'origine maghrébine. La taille, les vêtements ou l'âge ne sont pas importants ni nécessaires à nommer, car la « nationalité » nord-africaine couvre déjà tout ça. En plus il devient clair que le racisme n'est pas uniquement pratiqué par la population française, mais aussi par les institutions officielles comme la police. Dans toutes les couches de la société et tous les métiers le phénomène de racisme est largement répandu. Dans la politique aussi il y a des forts opposants à l'immigration (maghrébine), comme Jean-Marie Le Pen du parti de l'extrême droite du Front national. Si ses locutions anti-arabes font peur à sa femme, Mohamed analyse avec une légère ironie leur situation :

« Le Pen a besoin de nous, oui, imagine ce pays vidé de ses immigrés, il ne pourra plus dire que nous sommes l'origine du mal, de l'insécurité, que nous profitons de la Sécurité sociale et des allocations pour les enfants, il sera bien embêté s'il n'a plus d'Arabes sous la main »²⁷⁰

D'ailleurs l'exemple de Kader-la-mauvaise-langue relativise l'image du Maghrébin comme seule victime de racisme :

« les Noirs et les Arabes ne se mélangent pas ! Les Berbères et les Noirs ne sont pas faits pour s'épouser ! Nous ne sommes pas racistes, mais la tribu doit rester la tribu. [...] Chez nous au Maroc, les Noirs, on les appelle les *abid*, les « esclaves », et on ne se mélange pas ! »²⁷¹

À la base de cette histoire, Mohamed ne peut que conclure que « le racisme est partout »²⁷² : les Français méprisent les Maghrébins, qui à leur tour se croient supérieurs aux Africains et ainsi de suite.

Pourtant cela ne justifie pas l'omniprésence du comportement « anti-arabe » et des dénominations péjoratives. La phrase « Nos âmes saignent en France »²⁷³ n'a pas été écrite pour rien : elle décrit en cinq mots l'angoisse collective des immigrés nord-africains.²⁷⁴

²⁶⁹ *Les Boucs*, p.12

²⁷⁰ *Au Pays*, p.60

²⁷¹ *Ibid.*, pp.28-29

²⁷² *Ibid.*, p.30

²⁷³ *Les Boucs*, p.15

²⁷⁴ Keith Moser, « A 'Better Life'? The universal deception of immigrants in the narratives of Driss Chraïbi and J.M.G. Le Clézio ». *International Journal of Francophone Studies*, Vol.16, No. 1&2, 2013, p.12

Comme l'explique Moser (2013), les immigrés se sont rendu compte que l'attitude coloniale ne s'était pas limitée au Maghreb, mais qu'elle les hantait également en France.²⁷⁵ Le fragment suivant, où le Caporal annonce aux Boucs ce que l'entrepreneur lui a répondu, en témoigne :

« qu'il a déjà engagé des terrassiers et que, même s'il ne l'avait pas fait, il ne voudrait pas de Bicots ; et que ce n'est certes pas lui qui a voté cette loi de 1946 sur le Statut de l'Algérie et dont une des dispositions accordait la citoyenneté française aux Algériens qui n'étaient auparavant que Sujets, ce qui leur a permis de se rendre en France sans passeport... »²⁷⁶

Dans la mémoire coloniale, il y avait une hiérarchie stricte qui voulait que les « indigènes » soient inférieurs aux Français. C'était plus qu'une idée ou qu'un sentiment ; c'était quasiment une évidence et après des décennies avec cette répartition de « rôles », l'ancien « Sujet », nom impersonnel et dédaigneux, a obtenu la citoyenneté française et est donc devenu un *égal*. La scène avec l'entrepreneur n'est pas un cas unique, mais sert à dénoncer la continuation du colonialisme en métropole.

Si on considère tous ces exemples d'attitudes et de vocabulaire racistes mentionnés ci-dessus et la situation actuelle, la postface qu'a ajoutée Chraïbi en mai 1989 nous fait réfléchir :

« La question m'a été posée – et je me la suis posée : suis-je encore capable, trente-cinq ans après, d'écrire un tel livre, aussi atroce ? Il m'est difficile d'y répondre, sinon par d'autres questions : trente-cinq ans après, le racisme existe-t-il encore en France ? [...] Est-il toujours vrai, selon feu mon maître Albert Camus, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais ? »²⁷⁷

Nous aimerions bien croire le contraire, mais aussi bien *Les Boucs* qu'*Au Pays*, des romans de deux périodes différentes, soulignent que la lutte contre le racisme n'est pas encore gagnée.

4.2 L'intégration des immigrés maghrébins à la société française

4.2.1 L'assimilation : une mission impossible ?

Après avoir lu ces deux romans, nous avons distingué une thématique particulière à laquelle ils ont dédié une attention considérable, à savoir la politique d'assimilation²⁷⁸ menée en France. La maîtrise de la langue française ainsi que la compréhension de sa culture et de ses valeurs étaient considérées les aspects les plus importants lors de la période de colonisation.

²⁷⁵ Ibidem

²⁷⁶ *Les Boucs*, p.31

²⁷⁷ *Ibid.*, postface p.183

²⁷⁸ « la pleine adhésion par les immigrés aux normes de la société d'accueil, l'expression de leur identité et de leurs spécificités socioculturelles d'origine étant cantonnée à la seule sphère privée. » Laetitia van Eeckhout, *L'immigration*. Odile Jacob, La Documentation française, 2007, p.101

Des mesures ont été prises pour répandre les idées humanistes et pour implanter la métropole au Maghreb. Avec les Maghrébins arrivant en France, cette mission est devenue encore plus pertinente. Au lieu d'accepter la richesse de la multi culturalité, la France a poursuivi son attitude colonisatrice qui apprend aux immigrés « ignorants » de quelle façon on doit vivre, c'est « précisément là ce dont souffrent les Bicotés : non pas leur incapacité de s'adapter, mais l'acharnement que l'on déploie à *vouloir* les adapter. »²⁷⁹ Le maintien de la culture d'origine était donc hors de question. L'unique chemin à prendre qui s'est présenté à l'immigré maghrébin afin d'améliorer son existence était celui de l'acceptation ; l'acceptation de toutes les humiliations qu'entraîne l'assimilation à une culture supérieure²⁸⁰ :

« on lui avait dit qu'il ne fallait pas s'agiter, que le Chrétien aimait le calme, l'ordre, la logique [...] et que le propre d'un homme vivant en Europe même s'il était Chinois ou Polak était de se plier à l'Europe, à la logique, à l'ordre et au calme européens »²⁸¹

Ici Chraïbi illustre la relation entre le Supérieur (le Chrétien²⁸²) et l'Inférieur (tous les non français) au moyen du verbe « se plier à », ce qui évoque l'image d'un chevalier qui doit obéir à la volonté du roi. En plus il met l'accent sur l'influence des Lumières en France qui perdure encore. D'abord il mentionne que le Chrétien aime « le calme, l'ordre et la logique » et puis il y revient en disant qu'il faut se plier « à la logique, à l'ordre et au calme européens » ; l'inverse de la première formulation, mais aussi une insistance.

Cependant il n'était pas aussi facile pour les immigrés maghrébins de s'intégrer à la société française de cette manière. Non seulement à cause de la nostalgie²⁸³ vis-à-vis du pays d'origine, mais aussi du fait que, selon Waldik :

*« jamais je ne vivrai que dans l'absurde. Cela fait dix ans que mon cerveau, arabe et pensant en arabe, broie des concepts européens, d'une façon si absurde qu'il les transforme en fiel et que lui-même en est malade. »*²⁸⁴

Non seulement ces pensées expriment que l'assimilation ne mène pas forcément à une meilleure vie, vu qu'il « en est malade », mais aussi l'idée hautaine que le Nord-Africain étant

²⁷⁹ *Les Boucs*, p.60

²⁸⁰ Keith Moser, « A 'Better Life'? The universal deception of immigrants in the narratives of Driss Chraïbi and J.M.G. Le Clézio ». *International Journal of Francophone Studies*, Vol.16, No. 1&2, 2013, p.13

²⁸¹ *Les Boucs*, pp.29-30

²⁸² L'Européen semble être défini par sa religion principale. « Chrétien » est utilisé comme l'opposition de « Bouc », ce qui est particulier puisqu'il n'est pas le contraire du mot « chrétien ». Jamais le mot « musulman » n'est appliqué, seulement des dénominations péjoratives.

²⁸³ « et cette nostalgie de la terre africaine dont ils ne parlaient pas mais qui les animait tous : noire et déferlante comme un raz-de-marée. » *Les Boucs*, p.135

²⁸⁴ *Ibid.*, p.54

« primitif » n'est peut-être pas *capable*²⁸⁵ de s'assimiler à la culture élevée qu'est la culture française.

Une image qui illustre cette incapacité d'assimilation est l'incompatibilité de deux extrêmes : d'une part l'Afrique du Nord dite « sauvage » et de l'autre l'Europe hautement civilisée, héritière des richesses qu'ont produites les Lumières. L'élément sauvage revient dans le livre sous plusieurs formes, comme dans la phrase « je la reprenais dans mes bras de sauvage »²⁸⁶ qui exprime le contraste entre Simone, l'Européenne, et Waldik, le *primitif*. La façon dont Waldik applique l'adjectif est notamment ironique, puisque le fait de prendre quelqu'un dans ses bras est un signe d'amour et de tendresse, un acte qui s'oppose à la sauvagerie.

L'aspect sauvage revient également dans le titre du livre, qui réduit les immigrés à des bêtes, à des boucs. Cette animalité se manifeste dans des phrases, telles que :

« Leurs narines fumaient. Ils rasiaient les murs, l'un suivant l'autre comme une fuite de rats »²⁸⁷
« Ce jour-là, comme tous les jours, l'aube les avait vus surgir de leur taupinière »²⁸⁸
« Il bougeait dans le tas un Bouc [...] et le tas se désagrégeait comme un faisceau d'armes, avec des geignements de chiens égorgés »²⁸⁹
« Il faisait hiberner les Boucs. »²⁹⁰

Les animaux de comparaison qui décrivent les Maghrébins ne sont pas nobles du tout : le rat est un animal qui manque d'hygiène et qui est perçu comme un porteur de maladies ; la taupe est étroitement liée à la terre, préférant se cacher dans l'obscurité²⁹¹ ; le bouc évoque tout de suite l'association avec un bouc émissaire, coupable de toutes sortes de manifestations du mal et des problèmes ; les narines font penser au cheval qui depuis des siècles a servi l'homme en faisant le travail lourd et à cause des « chiens égorgés » les immigrés sont considérés comme des malheureux et des faibles. Enfin l'immigré maghrébin est représenté comme un animal sale à exploiter. Le parallèle avec le chien a été dressé déjà avant :

« Et ce fut comme s'il aboyait – comme si, après avoir essayé toutes les autres possibilités de la conviction humaine (logique, viatique de la chose imprimée et lue, atrophie de la *sensitivité* animale) il avait compris que je ne pouvais accepter et assimiler que l'aboïement ou, tout au moins, des arguments signifiés sur un ton d'aboïement »²⁹²

²⁸⁵ Stephanie Decouvelaere, « Exiting the scene of civilization: wilderness as implied framework in three Francophone Maghrebi novels of immigration ». *Romance Studies*, Vol.29, No.3, 2011, p.171

²⁸⁶ *Les Boucs*, p.19

²⁸⁷ *Ibid.*, p.25

²⁸⁸ *Ibid.*, p.27

²⁸⁹ *Ibid.*, p.146

²⁹⁰ *Ibid.*, p.147

²⁹¹ Le lien étroit avec la terre et avec l'animal est renforcé par le fragment qui décrit que les « Bicots » retournent « vite à leurs terriers, exactement ce qu'il leur faut, ces animaux blessés qui ont honte de mourir au grand jour. » *Ibid.*, p.60

²⁹² *Ibid.*, p.43

L'aboiement, référence explicite à l'animalité et manière de communication primitive, de Raus, comme s'il était un nazi, semble être l'unique manière qui demeure pour communiquer après avoir essayé de s'adapter à l'expression européenne, qui passe par la logique. Ceci en combinaison avec « un cerveau arabe » qui ne réussit pas à comprendre les concepts occidentaux semble nous mener à la conclusion que les deux extrêmes, quasiment deux absolus, ne peuvent pas se rapprocher, malgré des efforts. Au paragraphe 4.2.2 toutefois nous élaborerons davantage la position prise par les Boucs vis-à-vis de la France. Nous verrons qu'il n'est pas forcément question de ne pas *pouvoir* s'assimiler, mais de ne pas *vouloir*.

Cela vaut également pour le personnage de Mohamed, qui déclare « Je sais : les temps changent, mais moi je ne change pas. »²⁹³ C'est un homme têtu, fier, qui n'a que ses traditions qu'il exerce avec loyauté et consistance :

« Rien de la France ne trouvait de place dans son cœur, dans son âme. [...] Il était étranger, totalement inatteignable. Le bled et ses traditions l'habitaient tout en l'éloignant de la réalité. [...] Ma religion est mon identité, je suis musulman avant d'être marocain, avant de devenir immigré »²⁹⁴

Il a émigré en France, mais elle ne représente que « [s]on lieu de travail, l'usine, les odeurs de plastique, du pétrole et de la peinture dont [il s]'occupai[t] sur la chaîne de la taule. »²⁹⁵ Il n'a jamais rêvé de « Lafrance », vu qu'elle était uniquement un pays de travail où il faisait froid et dont la langue était difficile.²⁹⁶ Le séjour en France était « obligatoire »²⁹⁷ pour faire des économies, mais comme le titre l'indique, il a toujours souhaité retourner à son vrai pays.

En plus, malgré qu'il ait vécu pendant quarante ans en France, il ne pourrait jamais s'intégrer dans la société, à cause du « clan tentaculaire »²⁹⁸ qu'est son bled. Où qu'il aille, il est toujours tenu par ces « tentacules » ou « relations » invisibles qui le lient à son pays natal. C'est non seulement la raison pour laquelle il ne s'est jamais senti chez lui en France malgré la terre familière²⁹⁹, mais aussi pourquoi il ne s'est jamais fait naturaliser :

« aucun de nous n'a demandé la nationalité, ça on le laisse aux jeunes, nous, nous serons jamais français cent pour cent, il faut être honnête, c'est pas notre truc, nous sommes marocains, algériens, tunisiens, libyens, nous n'allons pas faire semblant juste pour les papiers, c'est pas bien les gars qui parlent même pas correct et qui se disent français en prenant l'accent du présentateur du télé ; »³⁰⁰

²⁹³ *Au Pays*, p.48

²⁹⁴ *Ibid.*, p.131

²⁹⁵ *Ibid.*, p.86

²⁹⁶ *Ibid.*, pp.48-49

²⁹⁷ *Ibid.*, p.133

²⁹⁸ *Ibid.*, p.87

²⁹⁹ *Ibid.*, p.57

³⁰⁰ *Ibid.*, p.51

La naturalisation est la démarche pour devenir français. Pourtant Mohamed ne parle pas la langue et ne comprend pas non plus la culture occidentale. Le traitement des parents et des enfants en France ne correspond pas du tout à celui au Maroc, par exemple ; un décalage qui le choque énormément.³⁰¹ Non, « ils ont leur religion et nous avons la nôtre. Nous ne sommes pas faits pour eux et ils ne sont pas faits pour nous »³⁰², dit Mohamed fermement. À son avis, l'assimilation à la culture européenne est une impossibilité. La France est un pays gris et triste, qui n'a pas réussi à faire sourire les immigrés maghrébins³⁰³, contrairement au Maroc, la terre des couleurs et de la musique.³⁰⁴

L'image dramatique et absurde qui visualise l'entêtement de Mohamed, son refus de se laisser influencer par la France ainsi que son désir de retourner à son pays est la chute du vieux fauteuil à la fin du roman. En attendant ses enfants afin de le rejoindre dans la maison qu'il a construite pour toute la famille, au milieu d'un « paysage désertique »³⁰⁵, il est « cloué dans ce maudit fauteuil »³⁰⁶ qui s'enfoncé chaque jour un peu plus :

« Sans que personne intervienne, le vieux fauteuil était encastré dans la terre, comme un arbre planté là depuis des décennies, comme un pieu solidement ancré dans la terre. »³⁰⁷

Son cœur se trouve non seulement figurativement au Maroc, mais aussi littéralement. Il est implanté, enraciné devant la maison, tout comme un arbre bien fondé dans le sol.

C'est après une période de quarante³⁰⁸ jours que « la terre avait englouti la tête »³⁰⁹. Mohamed, qui ne pouvait ni voulait s'assimiler à la vie en France, est retourné au pays dans un sens extrême, étant « absorbé » par la terre, étant « descendu » à ses racines. « Ainsi disparut Mohamed Limmigri »³¹⁰.

Les deux écrivains ont choisi des images fortes pour montrer dans quelle mesure l'assimilation est (im)possible et désirée. Chraïbi oppose l'Européen civilisé au Nord-Africain primitif et sauvage, deux absolus qui sont trop éloignés pour pouvoir s'approcher. Jelloun, par

³⁰¹ *Ibid.*, p.79

³⁰² *Ibid.*, p.131

³⁰³ *Ibid.*, p.47

³⁰⁴ *Ibid.*, p.126

³⁰⁵ *Ibid.*, p.157

³⁰⁶ *Ibid.*, p.158

³⁰⁷ *Ibid.*, p.162

³⁰⁸ Ce chiffre n'a pas été choisi par hasard. Tout comme dans le christianisme et le judaïsme, quarante a une signification spéciale, le chiffre étant souvent lié à la vie d'un prophète. C'est ironique de faire le lien entre Mohamed et un prophète. Cela souligne l'éloignement de Mohamed de la réalité. Notez également que Mohamed a vécu pendant quarante ans en France. The Muslim Voice, *The Muslim Voice* [en ligne]. <http://themuslimvoice.net/2009/04/22/why-is-the-number-40-important-in-islam/> (consulté le 31 octobre 2015)

³⁰⁹ *Au Pays*, p.167

³¹⁰ *Ibid.*, p.169

contre, a montré la forte influence que peut exercer le pays natal avec ses traditions sur l'immigré. Puisque le cœur se trouvera toujours au pays d'où vient le travailleur immigré, la volonté de s'assimiler est réduite à zéro.

4.2.2 La visibilité et la quête d'identité : des sentiments de révolte

Le succès d'intégration n'est pas uniquement basé sur les efforts de l'allochtone, mais aussi sur le degré d'acceptation par la société d'accueil. Or pour être accepté il faut d'abord être reconnu étant présent, être visible, avoir été assigné une identité, mais ceci s'est avéré d'être une lutte dure et incessante dans les deux romans.

« ceux-là qui pensent, philosophent et écrivent, proposent des éléments de solution et des systèmes, et des examens de conscience et des christianisations, ceux-là n'ont sans doute jamais vu d'Arabes et ne savent rien de leur existence ni de leur âme, les ont survolés comme on survole une ville, de très haut, étalés dans des fauteuils et le ventre satisfait et le cerveau obtus »³¹¹

Waldik dénonce ici l'ignorance des intellectuels (« ne savent rien de leur existence ni de leur âme ») et la distance entre eux et les immigrés (« les ont survolés [...] de très haut »). À cause de ce décalage entre les deux partis, les immigrés d'une part et les intellectuels dits les Français de l'autre, les Maghrébins ne sont pas intégrés dans la réalité quotidienne. Afin d'améliorer leur standard de vie et d'obtenir le droit d'existence, un cri de révolte se fait entendre.

Ce cri de révolte dans *Au Pays* ne vient pas du personnage principal, Mohamed. Qu'il soit invisible, il en est conscient³¹² ainsi que son fils³¹³, mais cela ne le dérange pas. Il veut juste que tout le monde soit content, lui étant un bon père, un bon travailleur et un émigré d'exemple. Ce n'est pas dans sa nature de se mettre en colère, de se révolter contre le système.³¹⁴ Mohamed se contente de satisfaire à ce qui est attendu de lui, puis de vivre tranquillement. Néanmoins il est occupé par des pensées critiques :

« je sais qu'il y a d'autres Le Pen dans ce pays, ils ne parlent pas comme lui, mais ils ne nous aiment pas, d'où ça vient qu'on ne nous aime pas ? [...] Nous sommes experts en profil bas [...] nous nous faisons petits, on n'élève pas la voix même quand nous sommes victimes d'une injustice ou de racisme banal, on ne veut pas d'histoires. Que faire ? Disparaître ! Ne plus exister, devenir transparents tout en continuant à bosser ; en fait ce serait l'idéal : être là, être utiles, efficaces, puis ne pas se montrer, ne pas

³¹¹ *Les Boucs*, p.129

³¹² « Il les observait et se demandait s'ils le voyaient. Non, pourquoi ferait-on attention à lui ? » *Au Pays*, p.100

³¹³ « j'aimerais pas te ressembler, ah, non, pas comme toi, tu es là et on ne te voit pas » *Ibid.*, p.39

³¹⁴ « Il se tenait tranquille, ne provoquait personne et ne se mêlait de rien. Quand il y avait grève, il faisait comme tout le monde, ne se mettait jamais en avant, suivait les consignes de Marcel et attendait que la tempête se clamât. » *Ibid.*, p.43

faire d'enfants, ne pas cuisiner avec nos épices qui dégagent des odeurs dérangeantes ; j'y ai souvent pensé ; comment faire pour être le plus discret possible et travailler comme si nous n'existions pas ? »³¹⁵

Il reconnaît que ce n'est pas seulement souhaitable d'être « petit », mais aussi nécessaire pour ne pas causer de problèmes. Les travailleurs immigrés sont réduits à une seule fonction, celle de la main-d'œuvre. Dans l'industrie, leur présence est désirée, mais pour le reste ils ne doivent surtout pas déranger la population française. Mohamed s'adapte à cette tendance, mais la deuxième génération, frustrée et en colère, choisit un autre chemin.

La deuxième génération, c'est-à-dire les enfants des immigrés maghrébins nés en France, était dans une position compliquée faisant partie de deux cultures différentes : celle de leurs parents et celle dans laquelle elle a grandi. Ces enfants, qui se sont nommés les « Beurs », ne pouvaient pas s'identifier avec le pays, la langue et parfois la religion des parents, mais parlaient le français et ont reçu une éducation française à l'école. Nés sur le sol français, ils étaient de nationalité française à cause du droit du sol.

Cependant, trahis par leur visage aux caractéristiques nord-africaines, ils n'ont pas bénéficié du même traitement qu'un Français. Les origines de la première génération ont jeté de multiples barrières, comme dans l'enseignement. Quelqu'un de l'usine se plaint du fait que les enfants d'immigrés sont empêchés d'aller à l'université :

« dès l'école primaire on les décourage, on les oriente très vite vers des études techniques, professionnelles, je ne dis pas que c'est mauvais, mais pourquoi nos enfants ne font pas les grandes écoles [...] pourquoi ils ne sont pas dans la recherche, dans la banque, dans les grands projets de ce foutu pays ; [...] c'est ça qui me dégoûte, nous, nous sommes finis, mais pourquoi nos fils subissent le même sort que nous ? Tu sais quoi ? C'est le vieux réflexe colonial, t'as beau être impeccable, tu as toujours sur ton chemin un bâton, une haie à sauter plus haute que celle des champions, c'est ainsi, c'est notre destin... Alors les gosses, affolés, dégoûtés, perdus, se mettent à tout brûler »³¹⁶

Les enfants des immigrés sont confondus avec les immigrés eux-mêmes³¹⁷ et par conséquent ils doivent faire face à la même attitude coloniale qui entraîne le racisme et une position sociale inférieure. Dans *Au Pays*, le cri de révolte adressé à la société française vient donc de la deuxième génération, qui exige la reconnaissance de son existence.

³¹⁵ *Ibid.*, p.61

³¹⁶ *Ibid.*, pp.124-125. Ce fragment fait probablement référence aux émeutes de 2005, quand la mort de deux adolescents qui s'étaient cachés dans un transformateur électrique, poursuivis par la police, a déclenché une fureur énorme, résultat de l'accumulation de frustrations. Pendant quelques jours les banlieues dites sensibles étaient la proie de vandalisme et de violence, des incendies de voitures comprises.

³¹⁷ « Puis il se souvient que le type de l'assurance avait accusé les immigrés ; il n'eut pas la présence d'esprit de rectifier : ces jeunes qui mettent le feu aux voitures et dans les établissements publics ne sont pas des immigrés, ce sont [...] des enfants d'immigrés, mais ce ne sont pas des immigrés. » *Ibid.*, p.128

À l'époque des *Boucs*, il n'y avait pas encore de deuxième génération en tant que telle. Là, c'étaient les immigrés maghrébins qui allaient se battre pour acquérir une position dans la société, plus spécifiquement « un Nord-Africain nommé Waldik » qui « avait voulu jouer les Gandhi ou les Tarzan en Europe »³¹⁸. C'est en lui et en Raus que se sont développés les sentiments de révolte et de haine :

« Il a exactement ma peau. Une peau rendue acide par la haine. Ni lui, ni moi ne savons la nature exacte de cette haine. Ni surtout à qui elle s'adresse. »³¹⁹

« Notre commerce avec la société s'exprimait sous forme d'injures, ou de vols, ou de coups de poing, nous mangions dormions marchions voyions écoutions vivions... avec révolte et haine »³²⁰

Ces sentiments mènent au désir de changer les conditions de vie des travailleurs immigrés. À l'avis de Waldik, tous les problèmes des immigrés sont la conséquence de leur invisibilité dans la société : « si une seule paire d'yeux européens acceptait de *voir* mes 300 000 Bicots, aussitôt fuiraient leurs misères. »³²¹ Il se réalise qu'il est difficile pour les immigrés de s'exprimer. Ils ne doivent jamais adresser directement la parole aux Français, mais à travers quelqu'un comme Mac O'Mac ou Waldik. Ce dernier, étant écrivain et donc intellectuel, ne désire autre chose que « pour eux souffrir dans [s]a dignité d'homme et dans [s]a chair d'homme »³²², ce qui fait croire qu'il est le rédempteur qu'ont attendu les immigrés maghrébins. Sa tentation de gagner l'enthousiasme des Boucs pour cette lutte est toutefois en vain :

« Waldik était pour eux un Chrétien. Il tenta – et Raus le soutint – de leur expliquer pourquoi il voulait étaler leurs misères à tous sous la forme d'un livre [...] Il y en eut un qui haussa les épaules – un tic périodique. [...] Waldik digéra la critique comme il digérait leur os à moitié rongé. Continua de les regarder exister, avec l'indifférence tout au plus navrée d'un homme en halte. »³²³

« Il leur dit un soir avec des sanglots qu'il n'était revenu en France que pour eux, qu'il fallait crier, se révolter, faire n'importe quoi plutôt que de croupir ainsi... [...] Ce soir-là le même Bicot haussa la même épaule. »³²⁴

En raison de son statut d'écrivain, les Boucs le considèrent comme un Chrétien, comme nous l'avons déjà constaté. Il a beau répandre les valeurs républicaines parmi les immigrés, mais « ils se méfiaient des mots, des rêves, des idéologies. »³²⁵ Ils savent que jamais ils n'auront les

³¹⁸ *Les Boucs*, p.82

³¹⁹ *Ibid.*, p.15

³²⁰ *Ibid.*, p.19

³²¹ *Ibid.*, p.66

³²² *Ibid.*, p.65

³²³ *Ibid.*, pp.147-148

³²⁴ *Ibid.*, p.151

³²⁵ *Ibid.*, p.151

mêmes droits que le Français. Ils ne voient pas de perspectives, ni de possibilités : le temps n'a rien changé ce qui les a rendus indifférents à leur sort. Ils veulent bien attendre, mais se révolter ? hors de question.³²⁶ Pas dans le sens actif ou violent, de toute façon.

Tandis que Waldik cherche à porter attention sur la situation des Boucs, eux, ils exploiteront leur invisibilité dont ils ne peuvent pas sortir :

« Ils n'avaient pas d'âge, pas de sexe, vêtus de grisaille et de brume, indistincts même de la détresse qui les entourait, à peine dissociés ou mis en relief par-ci par-là, lorsqu'un mégot rougeoyait. »³²⁷

« Jadis ils avaient eu un nom, un récépissé de demande de carte d'identité, une carte de chômage – une personnalité, une contingence, un semblant d'espoir. Maintenant c'étaient les Boucs. »³²⁸

En abandonnant leur nom, ils abandonnent également leur humanité et individualité.³²⁹ Ils sont devenus un troupeau, auquel le narrateur réfère toujours à la troisième personne du pluriel. Les Boucs sont la révolte en soi, le refus de l'héritage intellectuel occidental³³⁰, puisqu'ils tournent le dos à l'Europe, à la France. Decouvelaere (2011) reconnaît en eux l'antithèse de la civilisation ; ils placent dans une certaine mesure la France devant un miroir, car non seulement ils sont des travailleurs au chômage, mais aussi ils résistent au système, ce qui est un signe d'avoir vaincu l'arrogance de l'eurocentrisme.³³¹ Leur misère et le déménagement d'un terrain vague à un autre ironisent l'idée d'un « progrès continu » auquel croit la France.³³² Suite au meurtre de l'entrepreneur qui refuse d'embaucher les Boucs, ces derniers rompent définitivement avec la société jusqu'à leur disparition dans le paysage français à la fin du roman, geste ultime du refus de la modernisation et donc de la culture occidentale³³³ :

« 22 Nord-Africains parmi les 300 000 en France, qui seuls avaient compris la chance qui leur était offerte de se servir de leur misère comme d'un couteau – et ils s'en étaient violemment servis, coupant tout ce qui pouvait les relier encore à l'homme, à un passé, à un avenir et à une *vie* d'homme, remontant instinctivement jusqu'aux sources de la création et redevenant de simples créatures de Dieu à l'état simple de créatures, hibernant en hiver, renaissant au printemps »³³⁴

³²⁶ « Ils semblaient faits pour attendre ; leur vie, leur destin, leur substance même étaient une suite d'attentes, ils le comprenaient parfaitement, jamais ils ne s'en étaient révoltés, n'avaient pas même eu une idée de révolte » *Ibid.*, p.29

³²⁷ *Ibid.*, p.142

³²⁸ *Ibid.*, p.26

³²⁹ Stephanie Decouvelaere, « Exiting the scene of civilization: wilderness as implied framework in three Francophone Maghrebi novels of immigration ». *Romance Studies*, Vol.29, No.3, 2011, p.172

³³⁰ *Ibid.*, p.171

³³¹ *Ibid.*, pp.171-172

³³² *Ibid.*, p.172

³³³ *Ibid.*, pp.172-173

³³⁴ *Les Boucs*, pp.177-178

Avec leur retraite dans la campagne française, ils ont coupé tous les liens avec l'humanité et ils sont retournés à la source de toute création : ils sont réduits à des êtres primitifs, à des animaux qui de par leur manière de vivre dénoncent les valeurs républicaines illusoires.

Conclusion

« Fermez les frontières ! », crie-t-on de nos jours ; un grand contraste avec les panneaux publicitaires en Afrique du Nord lors des Trente Glorieuses, qui ont incité des immigrés comme Waldik et Mohamed à aller travailler en France. Les écrivains Chraïbi et Jelloun ont mis tous les deux un autre aspect de l'immigration maghrébine en forme littéraire, sous l'influence du moment historique et de la tradition littéraire à ce moment-là.

Chraïbi, après avoir vécu lui-même la misère des travailleurs maghrébins en France, a décidé de s'engager à dénoncer la politique d'immigration menée par l'État français. Puisqu'il a été un des premiers à décrire la situation d'une manière réaliste, le choc de la part du lectorat était considérable. De par l'influence du modernisme qui ne respecte plus le récit linéaire, il réussit à créer un sentiment de chaos qui correspond aussi bien à l'état d'esprit du protagoniste Waldik qu'à l'échec de la politique d'immigration, vu que le flux migratoire ne semble pas s'arrêter, tandis que la France n'a plus la capacité ni la volonté de les accueillir. Il met en question les valeurs héritées de la Révolution française, il dénonce l'hypocrisie de la société française, il ouvre les yeux à l'omniprésence du racisme contre les « Arabes » et il attaque la dénommée politique d'assimilation. Pour montrer la position inférieure des immigrés nord-africains, vivant à la lisière de la société, il utilise l'image forte de l'animalité à laquelle ils sont réduits : des Boucs, motivés davantage par l'instinct que par la raison des Lumières, qui disparaissent dans le paysage français ; signe du refus d'être en règle avec la civilisation occidentale.

Environ cinq décennies plus tard, Jelloun aborde une tout autre et nouvelle thématique liée à l'immigration maghrébine, à savoir le conflit des générations. En raison du caractère sédentaire de l'immigration et de la réunion familiale, un nouveau groupe social se développe dans la société française, celui de la deuxième génération. Jelloun a réussi à transmettre au lecteur les préoccupations des parents de la première génération, qui souffrent du mal du pays, à propos de la « perte » de leurs enfants qui se considèrent européens plutôt que nord-africains. Pourtant, bien que les parents aient l'impression que la France « mange » leurs enfants, les enfants à leur tour se sentent invisibles et pas du tout reconnus par l'État français. La frustration causée par le sentiment de n'appartenir à aucune culture s'est avérée être un plus grand problème que l'on ne pensait. Cette quête d'identité vaut également pour les parents qui doivent décider s'ils veulent s'assimiler à la culture française. Pour Mohamed ceci

est hors de question : son cœur se trouve dans son sol natal, où il disparaît voire « fusionne » avec ses racines.

Suite à l'analyse comparative des deux romans, nous pouvons conclure qu'au fil des années, la thématique de l'immigration maghrébine a continué à être élaborée. Pourtant l'accent a été mis sur un autre aspect selon le développement du mouvement migratoire. D'abord l'écrivain s'est engagé à dénoncer les conditions de vie pénibles des immigrés, mais avec le temps, le roman a adopté la problématique du conflit générationnel comme point de départ. Quel sera le prochain épisode dans la littérature francophone, celui de l'immigration clandestine ?

Annexes

Annexe no.1: Éléments de *chronologie*

1946-1958	IV ^e République
1956	Indépendance de la Tunisie et du Maroc
1957	Traité de Rome ; création de la CEE
1961 (17 oct)	Massacre des Algériens à Paris
1962	Fin de la Guerre d'Algérie. Arrivée des harkis et pieds noirs en France
1974	Valérie Giscard d'Estaing président ; arrêt de l'immigration de main-d'œuvre salariée.
1975	Regroupement familial des immigrés
1881	La gauche au pouvoir ; assouplissement de la situation
1983	Marche des beurs
1986	Loi Pasqua
1988	Inauguration de l'Institut du monde arabe
1993	Adaptation de la loi Pasqua : réforme du code de la nationalité
1993 (10 août)	Facilitation des contrôles d'identité
1993 (30 déc) - 1994 (27 déc)	Deux lois qui ont modifié les conditions d'entrée, d'accueil et de séjour des étrangers
1995	Accords de Schengen
1996 (déc) - 1997 (jan)	Loi Debré
2006 (juillet)	Immigration subie/immigration choisie (Nicolas Sarkozy)
2007	Ministère de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Co développement. Ouverture de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Annexe no.2: *La France de 1946 et celle de 1975*³³⁵

	1946	1975
Population totale (millions)	40,5	52,6
Population active (millions)	20,5	21,8
Taux d'activité (%)	51,4	41,4
Nombre d'adolescents de plus de 14 ans, poursuivant des études (milliers)	650	4000
Répartition de la population active (%) :		
- <i>Primaire</i> (agriculture et pêche)	36	10,0
- <i>Secondaire</i> (industrie et bâtiment)	32	38,6
- <i>Tertiaire</i> (autres travaux)	32	51,4
Durée annuelle moyenne du travail dit à temps complet (heures)	2100	1875
Nombre de logements construits au cours des 7 années précédant le recensement ³³⁶ (milliers)	450	4000
Nombre de voitures particulières en circulation (milliers)	1000	15.300
Niveau de vie de la nation (1938 = 100) ³³⁷	87	320
Pouvoir d'achat du salaire horaire moyen des femmes de ménage (1939 = 100)	125 ³³⁸	420 ³³⁹

³³⁵ Adaptation du Tableau 6 dans Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses ou la Révolution invisible de 1946 à 1975*. Librairie Arthème Fayard, 1979, p.36

³³⁶ Années de guerre (1940-1945) exclues.

³³⁷ Revenu national réel moyen par tête.

³³⁸ 1949

³³⁹ Octobre 1976

Annexe no.4 : L'ordre chronologique de l'intrigue des Boucs³⁴¹

Chapitre	Contenu	Pages
III, 3	<i>Impressionné par les propos d'un prêtre qu'il a rencontré à Bône, Yalann Waldik, un petit cireur, décide de s'embarquer pour la France.</i>	
II, 2	<i>Arrivée en France à l'âge de 18 ans. Waldik se présente dans un centre d'accueil où il est dépouillé de tous ses biens et où il reçoit une carte de chômage.</i>	p.102 (« quelques planches rabotées...») jusqu'à la fin, sauf les 3 dernières lignes
II,4	<i>Les années de souffrances, de prison et d'errances. Puisque Waldik désire un poste de T.S.F., il exerce plusieurs métiers. Il rencontre Raus qui l'emmène vers les Boucs.</i>	pp.132-141
I,1	<i>Quelques années plus tard, Waldik, sorti de prison, vit ensemble avec Simone, Raus et son fils Fabrice dans un pavillon à Villejuif. Fabrice, qui souffre de la méningite, doit être hospitalisé. Waldik croit le chat responsable et l'étrangle.</i>	
I,2	<i>Une vingtaine d'immigrés, les Boucs, en quête de travail, tuent le contremaître d'un chantier.</i>	
I,3	<i>Le lendemain, Simone revient avec l'écrivain Mac O Mac chez qui elle s'était rendue pour lui remettre le roman Les Boucs écrit par Waldik en prison. L'entrevue se termine mal : ne pouvant plus supporter la présence de Raus, Simone fait une crise de nerfs.</i>	
I,5	<i>Pendant 4 jours et 4 nuits, Waldik tourmente Simone pour qu'elle avoue sa liaison avec Mac O Mac.</i>	
I,6	<i>Simone chasse Waldik, mais peu après il revient et essaie de se suicider au gardénal. Raus vient pour dégager son ami. Au cours d'une scène étrange et laissée en suspens, il saisit Simone et fait tomber son short.</i>	pp.83-88 (« Elle avait...de part en part. »)
I,6	<i>Waldik est chez Mac O Mac, sous influence du gardénal, et assiste à ses faits et gestes à la troisième personne. Puis il retourne à la réalité à la première personne. Mac O Mac renvoie Waldik en Algérie. Le rencontre avec un petit Berbère lui rappelle ses illusions et ses espoirs morts.</i>	pp.78-83 et pp.88-95
II,1	<i>Deux mois plus tard, Waldik revient en France et arrive à Bourget. C'est un nouveau début pour lui.</i>	
II,2	<i>Il se présente chez Simone</i>	pp.101-102 et p.115 les trois dernières lignes (« Il ferma... »)
II,3	<i>Simone fait ses aveux sur la nuit qu'elle a passée chez Mac O Mac. Fabrice est encore en état grave.</i>	
II,4	<i>Raus emmène Waldik pour la deuxième fois chez les Boucs à Nanterre.</i>	pp.129-132 et pp.141-143
II,5	<i>Raus et Waldik passent un hiver hallucinant chez les Boucs.</i>	
III,1	<i>À l'approche du printemps, Waldik se rend tous les soirs chez Simone pour s'enivrer. Raus, qui en a marre, dépose Waldik chez Isabelle qui l'avait un jour recueilli ivre-mort. Elle lui reproche de se complaire dans ses souffrances au lieu de les assumer. Waldik l'entraîne chez les Boucs.</i>	
III,2	<i>Isabelle participe à la fête du printemps avec les Boucs. À la fin, ses hôtes lui confient Waldik qui a besoin d'un foyer, d'une vie stable.</i>	

³⁴¹ Basé pour la plus grande partie sur Houaria Kadra-Hadjadji, *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986, pp.67-68

Bibliographie

- Aerts, van, S., « La polémique autour de l'immigration maghrébine ; la perception de la presse française dans l'entre-deux-guerres ». Université de Leyde, Mémoire de MA, 2015
- Ammar, S., « De quelques exilés sociaux dans l'univers romanesque de Tahar Ben Jelloun ». Les lettres romanes, février-mai 2007, pp.75-87
- Auerbach, E., *Mimesis*. Princeton University Press, 2003
- Becker, J.J., *Histoire politique de la France depuis 1945*. Armand Colin, 1988
- Ben Jelloun, T., *Au Pays*. Éditions Gallimard, Collection Folio, 2009
- Ben Jelloun, T., *Hospitalité française*. Éditions du Seuil, 1984
- Ben Jelloun, T., cité dans « Carrefour de cultures. Mélanges offerts à Jacqueline Leiner ». Édités par Régis Antoine. Tübingen, G. Narr, 1993, 273. Études littéraires françaises, 55.
- Bouguerra, M.R., & Bouguerra, S., *Histoire de la littérature du Maghreb ; littérature francophone*. Ellipses, 2010
- Boyer, A., *La diversité et la place de l'islam en France après 1945*. Dans Mohammed Arkoun, *Histoire de l'islam et des musulmans en France ; du Moyen Âge à nos jours*. La Pochothèque, Éditions Albin Michel, 2006
- Célestin, R., « Interview with Tahar Ben Jelloun ». The Journal of Twentieth-Century/Contemporary French Studies revue d'études français, 1999, Vol.3, No.2, pp. 263-265
- Chraïbi, D., *Les Boucs*. Éditions Denoël, 1955. Collection Folio, 2013
- Crafts, N. & Toniolo, G., *Economic growth in Europe since 1945*. Cambridge University Press, 1996
- Decouvelaere, S., « Exiting the scene of civilization: wilderness as implied framework in three Francophone Maghrebi novels of immigration. » Romance Studies, Vol.29, No.3, 2011, pp.164-76
- Eeckhout, van, L., *L'immigration*. Odile Jacob, La Documentation française, 2007
- Fourastié, J., *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975*. Librairie Arthème Fayard, 1979
- Gildea, R., *France since 1945*. Oxford University Press, 2002
- Joyaux, G.J., « Driss Chraïbi, Mohammed Dib, Kateb Yacine, and indigenous North African literature ». Yale French Studies, No. 24, Midnight Novelists, 1959, pp. 30-40
- Kadra-Hadjadji, H., *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Publisud, 1986

Laroui, R., « Les littératures francophones du Maghreb ». Québec français, no.127, 2002, pp. 48-51

Legras, M., *Étude sur Driss Chraïbi, Les Boucs*. Ellipses Édition Marketing S.A., 2001

MacMaster, N., *Colonial migrants and racism; Algerians in France, 1900-1962*. Palgrave Macmillan, 1997

MacMaster, N., *Racism in Europe 1870-2000*. Palgrave, 2001

McDonnell, H., « Water, North-African immigrants and the Parisian bidonvilles, 1950-1960 ». *Radical History Review*, 116, printemps 2013, pp.31-58

Moser, K., « A 'Better Life'? The universal deception of immigrants in the narratives of Driss Chraïbi and J.M.G. Le Clézio ». *International Journal of Francophone Studies*, vol.16, no.1&2, 2013, pp.9-26

Reuter, Y., *Introduction à l'analyse du roman*. Armand Colin, deuxième édition, 2005

Ronen, Y., « Moroccan immigration in the Mediterranean region : reflections in Ben Jelloun's literary works ». *The Journal of North African Studies*, Vol.6, No.4 (Winter 2001), pp.1-14

Zdrada-Cok, M., « Entre le réel et l'insolite ; l'image du Maroc contemporain dans la prose de Tahar Ben Jelloun entre 1994 et 2009 ». *Carnets, Littératures nationales: suite ou fin – résistances, mutations & lignes de fuite*, n° spécial printemps / été, pp. 43-53.

Sources internet

ClicNet, *Abdellatif Laâbi* [en ligne].

<http://clicnet.swarthmore.edu/souffles/s5/2.html>

(consulté le 8 juin 2015)

Cultures & Conflits 69, *Marc Bernardot* [en ligne].

<http://conflits.revues.org/10602>

(consulté le 7 juin 2015)

En Point de Mire, *René Naba* [en ligne].

<http://www.renenaba.com/le-bougnoule-sa-signification-etymologique-son-evolution-semanticque-sa-portee-symbolique/>

(consulté le 27 octobre 2015)

Imarabe, *Institut du Monde Arabe* [en ligne].

<http://www.imarabe.org/cafe-litteraire/revue-souffles-1966-1973-espoirs-de-revolution-culturelle-au-maroc-editions-sirocco>

(consulté le 24 juin 2015)

Le Monde, *Christine Rousseau* [en ligne].

http://www.lemonde.fr/livres/article/2009/03/05/au-pays-de-tahar-ben-jelloun-et-mon-cher-fils-de-leila-sebbar_1163494_3260.html#OTX6ZK30V2mWAvb1.99

(consulté le 15 juin 2015)

Limag, *Charles Bonn et Naget Khadda* [en ligne].

<http://www.limag.refer.org/Textes/Manuref/lmlf.htm>

(consulté le 9 juin 2015)

Magazine Littéraire, *Magazine littéraire* [en ligne].

<http://www.magazine-litteraire.com/critique/fiction/au-pays-tahar-ben-jelloun-01-12-2010-33428>

(consulté le 26 juin 2015)

Monsu, *Monsu* [en ligne].

<http://monsu.desiderio.free.fr/curiosites/arabe2.html>

(consulté le 27 octobre 2015)

Salon littéraire, *Salon littéraire* [en ligne].

<http://salon-litteraire.com/fr/roman/content/1840930-au-pays>

(consulté le 15 juin 2015)

Tahar Ben Jelloun, *Tahar Ben Jelloun* [en ligne].

<http://www.taharbenjelloun.org/index.php?id=3>

(consulté le 24 juin 2015)

The Muslim Voice, *The Muslim Voice* [en ligne].

<http://themuslimvoice.net/2009/04/22/why-is-the-number-40-important-in-islam/>

(consulté le 31 octobre 2015)

Vie publique, *Vie publique* [en ligne].

<http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-immigration/chronologie-immigration/>

(consulté le 28 juin 2015)